31761 07834886 9

Talbert, Francois Xavier
Éloge historique de Jacques-
Benigne Bossuet

BX
4705
B7T3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/logehistorique00talb

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

JACQUES-BENIGNE BOSSUET,

Évêque de Meaux,

Précepteur du Dauphin, *&c.*

Par M. Talbert, *Chanoine de l'illuſtre Egliſe Métropolitaine de Beſançon, l'un des Membres de l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de la même Ville*, &c.

Ouvrage qui a remporté le Prix d'Eloquence de l'Académie de Dijon, en 1772.

Orateur, Hiſtorien, Théologien, Philoſophe, d'une rare érudition ..... que n'eſt-il point ? Nommez une Vertu qui ne ſoit pas la ſienne.

Diſcours de la Bruyere à l'Acad. Fr.

A DIJON,

Chez Causse, Imprimeur du Parlement & de l'Académie des Sciences, place St. Etienne.

ET A PARIS,

Chez Le Jay, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Bx
4705
B7T3

850481

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

JACQUES-BENIGNE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

SI dans l'art de louer on échappe difficilement aux écueils, la plus forte épreuve du Panégyriſte eſt peut-être l'éloge d'un Orateur célèbre : entreprendre de le tracer, c'eſt s'engager à être éloquent ; & pour peindre Boſſuet, il faudroit être ſublime. Au portrait de ſon génie, il faudroit ajouter l'hiſtoire de ſes travaux, & poſſéder, comme lui, le talent d'intéreſſer dans des Analyſes, d'approfondir les objets dans des Abrégés, de ſuppléer à leur ſéchereſſe par l'énergie du ſtyle & la profondeur des penſées. Nommer l'Evêque de Meaux, c'eſt en quelque ſorte nommer l'érudition & l'éloquence même ; il n'eſt permis de le voir, de le préſenter qu'en grand, ſous des traits mâles, & prononcés avec force. A ſon exemple, dédaignons le foible coloris de l'élégance ; pénétrons-nous, s'il eſt poſſible, de ſa chaleur, pour nous élever juſqu'à lui.

La Nature, qui ſe plaît à donner aux Eſprits du premier ordre une trempe d'acier, incompatible avec la ſoupleſſe néceſſaire pour réuſſir en différents genres, & qui condamne à la médiocrité la plupart des talents qu'elle aſſocie; la Nature ſembla dire à Boſſuet, en le formant : choiſis ton laurier ou raſſemble-les tous, & donne au monde une preuve de mes forces. Quelle idée en effet ne conçoit-on pas de ſa libéralité envers lui, ſi l'on jette les yeux ſur l'étendue & la variété de ſes ſuccès? Réunir la véhémence des plus ſublimes Orateurs, avec l'onction des plus touchants; ſe frayer vers le but de l'Hiſtoire une route auſſi hardie que nouvelle; allier toutes les fleurs de la Littérature à la ſcience & au langage des Saints; égaler en érudition les Ecrivains les plus doctes, & les ſurpaſſer tous par la maniere d'en faire uſage; défier en même temps toutes les ſectes, & ſortir victorieux de tous les combats; quitter le champ poudreux de la diſpute pour inſtruire le Fils des Rois à mériter le trône; d'Homme d'Etat devenir tout-à-coup le modèle des Paſteurs; diriger les conſciences en homme de Dieu, qui poſſéde la connoiſſance du monde; avoir les talents, l'eſprit & les vertus de toutes les places; c'eſt à ces traits éclatants que l'on doit reconnoître l'Evêque de Meaux.

La poſtérité qui s'empreſſe à réformer les arrêts des contemporains, qui voit la vérité s'élancer libre & pure dans ſon ſein, & marquer les réputations de l'empreinte qui en fixe la valeur; la poſtérité a confirmé ſur Boſſuet le jugement de ſon ſiécle, & ſon nom devient plus illuſtre en s'avançant

dans les âges. Si sa gloire n'a pas besoin de nos éloges, qu'ils servent au moins à lui former des disciples : c'est par les grands exemples que l'on enseigne les grands principes ; c'est sur la trace des premiers modèles que les talents s'enflamment, s'épurent & retrouvent les routes de l'immortalité : c'est leur plus grand intérêt qui invite les hommes à considérer Bossuet, & dans la Chaire chrétienne, & dans l'éducation du Dauphin, & dans ses travaux théologiques. Puissai-je, en caractérisant ses écrits & son ame, ne point trahir les vues de ses illustres Concitoyens ! Le monument que je lui consacre sous leurs auspices, sera celui de leur zèle patriotique & littéraire : en décernant à un grand Homme des honneurs qu'ils recevront un jour, ils acquiérent un nouveau titre pour les obtenir.

PREMIERE PARTIE.

LORSQUE la Bourgogne (1) donna Boſſuet à la France, elle couronna les riches préſents qu'elle étoit en poſſeſſion de lui faire. Ce climat qu'un heureux concours de cauſes phyſiques & morales a rendu ſi fertile en Hommes célèbres, produiſit ce phénoméne (2) au moment où ſe préparoit la plus brillante révolution dans le monde littéraire, & il fut un de ces êtres privilégiés qui devoient le régénérer parmi nous. Un ſignal tout-puiſſant étoit donné à l'eſprit humain, un ordre ſuprême lui avoit commandé d'enfanter des prodiges, & dans l'inſtant une commotion générale agita toutes les ames, les embraſa, les rendit fécondes. La France parut ſemblable à une terre long temps repoſée, dont les ſucs ſe ſont échauffés lentement, & qui, nourrie de ſes productions informes décompoſées ſur ſon ſein, devient un lieu de délices ſous des mains induſtrieuſes, fait admirer les fruits qui l'enrichiſſent, & les fleurs qui la décorent.

On vit renaître à la fois les ſciences profondes & les chefs-d'œuvres du goût, les arts néceſſaires & les arts de pur agrément. Toutes les lumieres de l'antiquité, ſubitement reproduites, ſe réunirent dans un ſeul point. Un nouvel Auguſte, ouvrant toutes les ſources de la gloire, donna des loix à l'Europe & au Parnaſſe : l'on eût dit que dans ſes Etats l'intelligence humaine ſe fût tout-à-coup agran-

die; & cette espèce de création, qui fut l'ouvrage d'un seul Prince, fit sentir à l'univers combien il lui importe quelquefois de posséder un homme de plus.

Si le génie, pressé par sa propre vigueur, est impatient d'éclater, quelle sera la promptitude de son essor, sous de semblables auspices? Envoyé à Paris dès l'âge de quinze ans (3), Bossuet eut l'avantage d'y faire ses principales études. C'est-là que l'éducation donne au talent, de l'étendue, de l'action, de la précocité. C'est là, qu'enflammé par les exemples, instruit par les modèles, éclairé par les conseils, & sur-tout par la censure, le jeune Elève se signala par la rapidité de ses progrès, & parut comme le vaisseau dont les vents favorables ont enflé toutes les voiles. Défenseur aussi habile qu'intrépide, des systêmes de Descartes, il saisit d'un œil avide cette lumiere naissante, & le Philosophe annonça ce que seroit le Théologien. Bientôt le goût du travail, l'amour de la vertu, le desir d'être utile, déterminent la vocation de Bossuet à l'Etat ecclésiastique; & tandis que digne émule de ses peres, son frere ainé se destine à juger les peuples, il se prépare à les instruire. Leurs besoins ouvroient alors la plus vaste carriere à son zèle, & le gouvernement à son émulation : en lui permettant d'aspirer aux premieres places, sa naissance ne les exigeoit pas, mais ses talents les lui assuroient. Ni les goûts frivoles, ni les emportements de la jeunesse ne purent un moment le détourner de sa course; & cette ame qui tendoit avec impétuosité aux grandes choses, conserva toute sa vigueur dans des organes que n'affoi-

biirent point les plaiſirs. Abſorbée par d'immenſes travaux, ſa vie ne pouvoit admettre ni diſtractions, ni déſordres : c'étoient toutes les branches de l'érudition ſacrée & profane qu'il embraſſoit avec un courage auſſi vaſte que ſon eſprit ; & l'effort de l'étude ſervoit à dompter ſon imagination, comme la marche pénible du courſier dans les ſillons réprime ſon ardeur, & ne lui conſerve que le feu neceſſaire pour s'animer avec grace.

Mais, ce jeune Savant auroit cru n'être point inſtruit, s'il n'eût puiſé les connoiſſances dans les ſources; ſi la langue d'Homere, trop dédaignée aujourd'hui, mais cultivée alors avec tant de ſoin, ne l'eût enrichi de tous les tréſors de l'antiquité ; ſi, en un mot, aux ſciences auſteres il n'eût allié cette littérature qui embellit tous les genres ſans altérer leur caractere propre. Semblable à la fleur de l'arbre qui devance le fruit, le promet & le donne, le goût des Lettres prépare tous les talents aux grands ſuccès ; & perſonne ne prouva mieux que Boſſuet, à quel point il peut être utile.

Dirigé dans ſes études au Collége de Navarre, par le célèbre Cornet (4) ; il eut pour guide dans la route du bien, le vénérable Vincent de Paul Inſtituteur des Miſſions. A l'école du premier, il puiſoit les principes de la ſaine doctrine & la haine des nouveautés ; tandis que le ſecond allumoit dans ſon cœur le zèle ſaint dont il étoit dévoré. Déjà Boſſuet honore leurs leçons dans ſes diſcours compoſés pour la Maiſon de Navarre ; déjà il annonce ce qu'il devoit être, par ſon plaidoyer latin (5) prononcé au Parlement pour la validité de ſa Sor-

bonique, & mérite un éloge public du Chef de ce Sénat.

A peine a-t-il reçu le grade de Docteur, qu'il se retire à Metz pour s'y partager entre les fonctions du saint Ministere, les profondes occupations du cabinet, & les devoirs les moins compatibles de tous avec un travail suivi, les devoirs d'un Canonicat(6). Mais que ne peut cette exacte économie des moments qui fait à l'homme laborieux une maxime & une habitude de n'en point perdre; le vaste champ de l'Eglise désolée frappe les regards du jeune Bossuet, & il entreprend de porter le secours de toutes parts, d'embrasser tout le système de l'instruction. Dans son cœur l'amour de la Religion est un germe brûlant qui fermente avec force, & il se hâte de se dévouer à la Chaire chrétienne, c'est-à-dire, aux fonctions les plus augustes, associées au plus sublime des Arts.

Elle alloit répandre le plus vif éclat, cette éloquence dont le regne a été si absolu sur la terre. Arbitre autrefois des combats & des conseils, elle maîtrisoit les Nations; parmi nous, c'est dans la Chaire qu'elle déploie tous ses mouvements, qu'elle exerce toutes ses forces. Semblable au navire qui demande pour voguer un élément profond & vaste, l'éloquence veut qu'on lui donne de grands objets, & le ministere sacré lui confie des intérêts plus importants que le sort même des Empires. Enseigner le bonheur & la sagesse, resserrer tous les liens de la société; nous élever au dessus de notre être par la sublimité des connoissances & l'héroïsme des vertus; nous ouvrir le séjour, les trésors, le sein de

l'Éternel; manifeſter Dieu à l'homme, & l'homme à lui-même; ſonder les profondeurs de l'avenir & traiter de la future deſtinée du genre humain; telles ſont dans la Chaire évangélique les admirables fonctions de l'éloquence. C'eſt-là que revêtue de toute ſa majeſté, elle paroît comme ſur ſon trône; qu'environnée des attributs de la puiſſance, de la bonté, de la juſtice, elle lance la foudre ou répand la roſée, tranſporte les ames, les briſe, ou les conſole.

Long-temps barbare dans nos climats, elle eut peine à ſe former à notre langage; ſa voix étoit confuſe, embarraſſée; une fauſſe érudition s'étoit emparée d'elle, & noyoit la penſée dans un torrent de citations ſans choix, qui lui faiſoient parler en même temps toutes les langues. De ce cahos cependant devoit naître l'art de bien dire. Déjà plus décente, plus grave dans les Chaires de Lingende & de Joli, l'éloquence y avoit porté les caracteres de la raiſon & du génie; ſa parure eut plus d'attraits dans celle de Maſcaron, mais ſa vigueur n'y fut pas la même; épurée, & pleine d'art dans celle de Flechier, elle prit avec Bourdaloue des traits impérieux, réguliers & ſévéres, dédaigna le talent de toucher, & ne compta que ſur ſa force. Avec lui elle n'eut point de fleurs à répandre, point d'éclairs à faire briller; elle ne fit point gronder le tonnerre du ſublime, ni admirer la variété de ſes tableaux, mais elle s'arma de chaînes ſi exactement tiſſues, que rien ne put lui échapper. Bientôt on aima Fenelon, qui la rendit élégante avec ſimplicité, & fit remarquer comme un prodige le

langage

langage des Apôtres dans la bouche d'un émule d'Homere; Larue, génie étendu & brillant, né Orateur & Poëte, & à qui peut-être il n'a manqué que de faire un choix, Larue leur disputoit les suffrages, tandis que, d'un air plus modeste, Cheminais se frayoit la route des cœurs, dont l'immortel Massillon devoit s'emparer après lui. Tous ces astres s'élevoient, étinceloient presqu'en même temps sur notre horizon, mais un long intervalle se remarquoit entre Bossuet & ses rivaux; supérieur à tous par l'élévation des idées, la majesté du style, & le talent d'émouvoir, lui seul sut dépouiller l'érudition de son aridité, la rendre intéressante & même sublime.

En vain dans l'obscurité des Missions cherche-t-il à se dérober au prestige de la gloire; la renommée le trahit, en le dénonçant à la Capitale où bientôt il est appellé. C'est-là qu'aux yeux des Orateurs étonnés, il débute en maître, & se saisit du premier rang pour n'en jamais descendre. C'est-là que des conversions rapides annoncent sans équivoque, qu'il a frappé au but de son art, qu'il en a atteint le plus haut degré, qu'il en possède tout le secret. De toutes parts on accourt à cette voix qui commande aux ames; celui même que la curiosité seule attire, est surpris du pouvoir inconnu qui l'entraîne; le goût de la parole sainte se réveille dans l'homme du monde; l'hérétique est éclairé; le pécheur est ému; agités de terreurs, ils viennent abjurer à ses pieds leurs préjugés ou leurs désordres, & reconnoître hautement combien la vérité & la vertu sont redevables à l'éloquence.

Que tous les ſiécles, que tous les Souverains ſoient inſtruits de l'hommage rendu par Louis le Grand aux ſuccès du jeune Orateur. A peine l'a-t-il entendu, qu'il fait écrire à ſon pere pour le féliciter d'avoir un fils qui lui faiſoit tant d'honneur. Cinq ſtations d'Avent ou de Carême, remplies à la Cour, dans l'eſpace de neuf ans, par l'Abbé Boſſuet, juſtifierent cette démarche; ſa nomination à l'Evêché de Condom, ſuivie des plus hautes marques de confiance, annonça bientôt à tous les talents, que le plus grand des Monarques ſe déclaroit leur tributaire.

Graces aux recherches de ces Solitaires (7) à qui l'Egliſe & les Lettres doivent tant de tréſors, nous poſſédons les vaſtes monuments de l'éloquence de Boſſuet, & nous pouvons l'apprécier. Ne cherchons point dans des ſentiers connus la trace du génie; une route fréquentée ceſſe d'être la ſienne; perſonne n'avoit précédé notre Orateur dans la carriere où il s'élança, & perſonne ne l'y ſuivit: il avoit ouvert la barriere, elle s'étoit refermée ſur ſes pas.

Que d'autres Ecrivains nous faſſent admirer le tiſſu ſerré & continu du raiſonnement, une liaiſon plus parfaite entre les idées, une marche plus égale, plus directe vers le but, un ordre plus régulier, plus marqué, une élégance plus attentive à ménager la ſuperbe délicateſſe de l'oreille: mais ſi nous voulons que nos ames ſoient émues, étonnées ou ravies, que des traits lumineux & brulants ſortent des profondeurs de la doctrine pour nous pénétrer; ſi nous voulons voir les vaſtes ſources de

l'érud'tion & de l'éloquence couler enſemble, & confondre leurs flots, c'eſt à Boſſuet que nous devons recourir ; n'attendons ces effets que de lui ſeul, ne lui donnons ni rival, ni maître.

Tel eſt l'empire du goût & de la raiſon qu'à ſon aſpect on vit diſparoître de la Chaire cette ſcience confuſe, ce mêlange indécent de ſacré & de profane, ces jeux d'eſprit puériles, & tous ces ornements bizarres que la Cour même admiroit avant lui. Toujours inſtruire & toucher, ne plaire que pour parvenir à ce double but, c'étoit à ces maximes qu'il avoit réduit tout ſon art. Comme il preſſentoit que la manie de raiſonner ne s'en tiendroit pas à l'héréſie, il ne ſépara point l'intérêt de la foi de l'intérêt des mœurs, & en agitant les ames par de violentes ſecouſſes, il n'oublia jamais de les armer de principes.

Des autorités choiſies & déciſives prenoient entre ſes mains une force nouvelle, & perſonne ne fit mieux ſentir que l'Orateur chrétien ne doit être ni un Rhéteur élégant, ni un Théologien aride. Quoique familiariſé avec l'antiquité profane, de tout temps il avoit reconnu que l'éloquence à des ſources plus hautes, & que les Livres ſaints renferment des beautés que n'a pu atteindre le langage des hommes. Là, cet eſprit, naturellement élevé, avoit rencontré ſon véritable élément ; auſſi l'Ecriture fut-elle ſa premiere ſcience, & celle qu'il poſſéda le mieux ; lors même qu'il ne la cite point, c'eſt toujours elle qu'il fait parler ; ce ſont ſes tours qu'il adopte, c'eſt ſa ſubſtance

qu'il exprime. Quel Orateur ſut comme lui s'en approprier les richeſſes; y puiſer ce ſublime qui tranſporte; cette onction qui attendrit; ce pathétique qui maîtriſe toutes nos facultés; cette pompe, cette nobleſſe d'expreſſions qui donne du poids aux idées les plus communes; cette variété qui réunit les reſſources de trois langues; cette énergie qui enhardit la timide circonſpection de la nôtre; cette audace de couleurs & d'images qui eſt la vie du ſtyle & l'ame de l'éloquence? Non, ce n'eſt point un homme ordinaire que Boſſuet nous fait entendre, c'eſt un homme inſpiré qui a toute la majeſté des Prophêtes. Je ne ſais quel ton de maître, quelle dignité impoſante, quels caracteres de grandeur ſe font ſentir dans ſes diſcours. Elevé ſans efforts, il ne paroît ſe ſoutenir que par la hauteur même des choſes & la vigueur de ſes penſées. Tels que ces Architectes dont les chefs-d'œuvres nous offrent encore des modèles dans leurs ruines, il ſe fait admirer juſques dans ces lambeaux épars, échappés â la deſtruction; toujours il évite de dégrader la magnificence des ouvrages par des ornements trop légers; la négligence même ne lui meſſied pas; à la chaleur de ſon éloquence elle ajoute cette liberté noble qui la fait paroître indépendante du travail; C'eſt un rocher qui roule, tombe & bondit par ſa propre maſſe, ſans avoir beſoin de la pénible impulſion d'une force étrangere. Facile, plein & hardi, ſon ſtyle étonne quelquefois le Grammairien, mais le ſentiment & le goût lui applaudiſſent; lorſqu'il choiſit moins ſon expreſſion, qu'il arrondit moins ſa période & ſes chûtes, c'eſt qu'il paroît plus oc-

cupé des choſes que du langage ; c'eſt qu'il a pour principe, que l'Orateur doit ſe faire oublier pour ne laiſſer voir que ſon objet ; en un mot, ſi l'eau de ce fleuve n'eſt pas toujours pure, elle eſt toujours abondante & rapide, & n'a jamais plus de véhémence que lorſqu'elle a perdu de ſa limpidité. Malheur à l'Ecrivain qui ne pardonne point d'inégalités au talent, & qui préfére à ſes heureux écarts la marche ſoutenue de la médiocrité ! ſes organes ne ſont point faits pour le ſublime ; il ne ſait ni le ſentir, ni le produire, & il me repréſente le guerrier efféminé qui préféreroit l'arme légére & dorée du Sibarite, à la maſſue d'Hercule.

Auſſi preſſant, auſſi nerveux que Démoſthène, Boſſuet eſt ſouvent orné comme Ciceron ; moins précis que le premier, il évite ſa ſéchereſſe en développant ſes penſées ; mais moins diffus que le ſecond, il les préſente ſous moins de faces, il eſt plus maître du torrent de ſa parole, plus ſublime en même temps & moins châtié. Fidèle aux loix de cette harmonie qui met l'oreille dans les intérêts du cœur, ſa période variée & nombreuſe nous rappelle ſur-tout l'Orateur romain ; & comme lui, il poſſéde encore le rare avantage de réunir la force à la ſoupleſſe. Si dans l'Ecrivain l'imagination domine, c'eſt communément au préjudice de la ſenſibilité. Par quel art étonnant Boſſuet ſut-il allier & fondre enſembe tous les genres ; paroître ſavant avec goût, pathétique & profond, plein d'onction & de vigueur, de vivacité & de juſteſſe ? Après avoir éclairé l'eſprit, c'eſt vers le cœur qu'il dirige ſes coups ; c'eſt à ſon gré qu'il le pénetre & l'agite,

comme on bouleverſe une terre que l'on veut féconder. De grands principes, des tableaux frappants, des mouvements rapides, le ton impoſant d'un homme ému, touché, tranſporté lui-même, tels ſont ſes moyens tout-puiſſants de perſuader; c'eſt une tempête qui ébranle en tout ſens le chêne qu'elle veut déraciner. Dans Athenes, Boſſuet eût armé le peuple contre Philippe; à Rome, il eût fait périr ou regner les tyrans.

Dans ſes diſcours imparfaits, qu'il ne ſe propoſa point de publier, & juſques dans ſes moindres eſſais, les mêmes caracteres ſe manifeſtent. Ce ſont les eſquiſſes d'Appelles, qui décelent leur Auteur ſans que ſon nom y ſoit placé. Là, ſe préſentent toujours de grandes idées, une doctrine profonde, des inſtructions conformes aux temps, aux lieux & aux perſonnes. Là, nous voyons avec ſurpriſe qu'un travail nouveau, quelquefois immenſe, répondoit toujours à une ſituation nouvelle; qu'il étoit l'Orateur de tous les états, de toutes les circonſtances, de toutes les matieres. Là, nous le reconnoiſſons ſur-tout à ſes traits raviſſants qui répandent la vie dans tous ſes ouvrages.

S'il nous entretient du bonheur céleſte, il nous montre les *Saints étonnés de leur gloire, & trouvant à peine l'éternité ſuffiſante pour ſe reconnoître.*

S'il fait l'éloge du grand Auguſtin (8), dont les écrits ſont ſes délices, un ſeul coup de pinceau deſſine le portrait, lorſqu'il annonce que triomphant par la grace, il la rend victorieuſe à ſon tour.

Si, à la tête du Clergé de France (9), il veut faire connoître la beauté de l'Egliſe dans ſon unité

menacée alors par les disputes, on croiroit la voir descendre du séjour éternel, formée à l'image de la céleste Hiérarchie, pour être indivisible, invariable, pacifique comme elle.

Il lui appartenoit d'affermir, au moment de son sacrifice, cette femme (10) aussi célèbre par sa tendresse désintéressée, que par sa pénitence rigoureuse; cette amante qui, éclairée par l'inconstance de son bonheur, jugea que Dieu seul pouvoit remplacer dans son cœur le Monarque qui lui échappoit. L'Orateur, évitant l'écueil d'un sujet si délicat, s'enveloppe avec art; & sans désigner Mad^e. de la Valiere, nous apprend ce qu'elle a été & ce qu'elle est devenue, sous l'allégorie de l'ame rentrée dans la voie du salut. Avec quelle magnificence d'expressions représente-t-il cette ame *tombée de Dieu sur soi-même*, puis tout-à-coup réveillée au bruit des anathêmes de la Loi pour abjurer les illusions du siécle, & *entrer dans un état où il n'y a plus d'ornement que celui de la vertu!*

Suivons sur-tout, s'il est possible, le vol de Bossuet dans ces éloges consacrés à l'héroïsme & à la sagesse, dans ce genre intéressant où il faut réunir l'Orateur sacré & l'Orateur profane; & ce qui paroît plus difficile encore, devenir Historien sans cesser d'être éloquent. C'est-là qu'il est permis de se livrer au ton le plus hardi, parce qu'il sied à la douleur de ne mesurer ni ses expressions, ni ses mouvements. Dans la sombre majesté du deuil, au milieu des flambeaux funèbres, l'éloquence est plus auguste, & ses larmes l'embellissent: ses sons lugubres qui retentissent sur la demeure des morts, sont plus im-

poſants & plus graves ; c'eſt elle qui, en couronnant les vertus, en couvrant les tombeaux d'une verdure éternelle, fait revivre dans les ames l'amour des grandes choſes ; elle montre la gloire aſſiſe ſur les mauſolées, & à cet aſpect on eſt conſolé du trépas ; la mort l'écoute du haut de ſes trophées, fiere de ſes coups & de ſes ravages, mais indignée en même temps de voir ſouſtraire à ſon empire les noms de ceux qu'elle a terraſſés.

Lorſque Boſſuet éclate dans l'oraiſon funèbre, & qu'il rappelle les actions de quelqu'illuſtre perſonnage, on croiroit qu'en agitant ſes cendres, il les a ranimées. Que j'aime à le voir élever juſqu'aux Cieux l'édifice de la grandeur humaine, pour l'abattre tout-à-coup ſous la foudre de l'Evangile ; pour montrer tous les Dieux de la terre, *dégradés par les mains de la mort, & abymés dans l'éternité comme les fleuves demeurent ſans noms & ſans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivieres les plus inconnues !*

Cherche-t-il à nous rendre les objets ſenſibles ? On voit tout ce qu'il peint, & la réalité a moins d'énergie que ſes tableaux. Veut-il nous donner la véritable idée de la vertu ? Elle prend un front ſerein, un air touchant, des charmes victorieux. Telle il la fait aimer dans ce ſavant modeſte, dans le reſpectable Cornet, à qui ſa reconnoiſſance a conſacré ſon premier éloge, & *qui, par le refus des Dignités, en avoit acquiſe une bien ſupérieure à toutes les autres.*

Lorſqu'autour du tombeau de la Reine d'Angleterre, il raſſemble la premiere Cour du monde, qu'il

qu'il retrace les troubles d'un Royaume *plus agité que l'océan qui l'environne*, on croiroit que des Conseils des Rois il a pénétré dans les Conseils du Très-Haut ; qu'une lumiere supérieure lui a manifesté Dieu sacrifiant les Monarques à l'instruction de leurs sujets, ou les Empires au salut de leurs Maîtres, & n'hésitant pas de mettre *les ames à ce prix*.

Que de larmes je vois répandre sur la Fille de cette Reine, sur Henriette (11), les délices de la Cour, moissonnée comme une fleur dont un subit orage vient abattre le noble orgueil & la beauté ! Tous les cœurs se resserrent, se brisent ; l'Orateur est interrompu par les sanglots, & l'on n'entend que des soupirs. N'en soyons pas étonnés, c'est la voix de Bossuet qui fait retentir les voûtes sacrées du coup terrible qui a frappé la Princesse ; c'est lui qui répand sur l'auditoire toute l'horreur de la *nuit désastreuse* où ces paroles furent entendues : *Madame se meurt, Madame est morte !*

Voulez-vous être touché de l'image d'une belle vie ! voyez comment les douces vertus de Marie-Thérèse contrastent avec les traits majestueux de son époux ; *voyez partir de l'oratoire de cette Reine la foudre dont il accabloit tant de Villes.*

Dans des routes bien différentes l'Orateur nous fait suivre Anne de Gonsague, livrée aux erreurs d'une fausse philosophie, & qui tout-à-coup éclairée d'en haut, confond les incrédules, *qui n'ont pas même de quoi établir le néant, & à qui ce misérable partage n'est pas assuré.*

Faut-il faire briller sur le front de Le Tellier la

diadême de Thémis ? Le coloris de l'Orateur eſt moins animé, & c'eſt un ſage qui en peint un autre. Que j'aime à me repréſenter ce Chancelier, uni avec Lamoignon ſur la terre par l'amour de la juſtice, *adorant Dieu avec lui dans le Ciel en qualité de juſtice & de régle !*

Mais quel eſſor Boſſuet prend-il tout-à-coup, malgré le poids de ſes années ? C'eſt juſqu'au Grand Condé qu'il s'éleve ; la force de ſon ſujet en donne à ſes paroles, & la reconnoiſſance y ajoute l'émotion du ſentiment. Soit qu'il faſſe connoître ſa grande ame ſi ſouvent calomniée ; ſoit qu'il décrive ſes combats, qu'il retrace ſes triomphes, ſes malheurs & ſes fautes ; ſoit enfin qu'il oppoſe ſes *ſoudaines illuminations* à la valeur réfléchie de Turenne, c'eſt le feu du Héros qui paroît l'animer ; il prend ſur les ames le même aſcendant, &, comme lui, commande & ſubjugue.

S'il ſaiſit les caracteres avec juſteſſe, il n'eſt pas moins heureux à les exprimer. Michel Ange ne deſſine pas avec plus de hardieſſe, n'exécute pas avec plus d'énergie. Quelle idée vive & vraie Boſſuet n'imprime-t-il pas de cet homme *qui s'eſt rencontré pour donner des loix à ſes Maîtres ;* de cet *hypocrite rafiné ;* de ce Cromvel enfin, qui fut un de *ces eſprits nés pour changer le monde* ! de ce Cardinal de Retz, dont le *caractere fut ſi haut qu'on ne pouvoit ni l'eſtimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi ; & qui ſeul, après la chûte de tous les partis, menaçoit encore de ſes triſtes & intrépides regards le favori victorieux !* de ce Charles Guſtave, *ce redouté Capitaine, ſur qui Dieu tonne du plus haut des Cieux au*

moment où il paroît comme un lion qui tient ſa proie dans ſes ongles, prêt à la mettre en piéces.

Mais, en admirant par-tout la touche d'un ſi grand Maître, reconnoiſſons juſques dans ſes coups de force le diſciple de la Nature. En ſe livrant à ſon génie, il rendit témoignage à ces deux vérités, que le ſublime peut être ſimple, & qu'il doit naître ſans effort. Une eau qui ſe précipite des rochers dans les vallons, coule d'une maniere auſſi naturelle que le paiſible ruiſſeau; telle l'éloquence de Boſſuet paroît toujours tomber de ſource, & ne ſuivre que ſa pente. Convaincu que l'art n'a pas de plus heureux effet que de ſe déguiſer, & que ſon chef-d'œuvre eſt de diſparoître, il évita, autant que les préjugés le permirent, cet ordre trop marqué, cette analyſe ſéche ſi peu connue des anciens, qui gêne & glace l'Orateur, n'offre ſouvent qu'un deſſin ſans couleur & ſans graces, & n'a l'avantage de la clarté qu'aux dépens du naturel & de la chaleur. Déjà l'on voyoit dégénérer en ſymmétrie puérile cette méthode qui ne fut d'abord qu'un remede oppoſé à la confuſion du diſcours; mais ſi dans la compoſition de Boſſuet cet ordre fut moins ſenſible, il n'en fut pas moins réel; une logique ſûre y formoit le tiſſu caché du raiſonnement, en dirigeoit le fil ſans le laiſſer appercevoir. C'étoit pour ſecouer toute eſpèce d'entraves qu'il avoit ſu ſe rendre indépendant de ſa mémoire, l'abandonner ſouvent pour ſe livrer à l'impulſion du génie, & parvenir enfin à parler ſans avoir écrit. Heureuſe liberté, ſans doute, qui conſerve aux traits de l'imagination toute leur rapidité, &

fait disparoître cette empreinte du travail si contraire au pathétique ; mais difficile & dangereuse méthode, qui, employée par des Orateurs médiocres ou timides, jetteroit leur style dans le désordre, dans de vaines déclamations, dans une familiarité basse : il faut même l'avouer, les Orateurs doués de cette facilité rare, auroient eu plus de succès, si le travail de la rédaction eût suivi leurs méditations profondes : Milon peut-être eût triomphé, si son apologiste eût parlé comme il écrivit ; Bourdaloue n'eût paru qu'un homme ordinaire, s'il avoit moins préparé ses discours ; & pour avoir sur lui tous les avantages, il n'a manqué à Bossuet que de composer avec le même soin. Mais que l'on conçoive tout ce qu'ajoutoient au poids de sa parole une figure noble, une voix sonore, & surtout cette action libre & vraie, où le geste, le coup d'œil & l'accent dirigés sans contrainte par le sentiment & la pensée, secondent l'expression, la répètent, la multiplient. Tel est tout le mystère de cette action oratoire, si puissante sur la multitude & si négligée parmi nous, qui coûta aux anciens d'incroyables efforts, & dont Bossuet sut donner d'excellentes leçons. Lors même qu'il employoit sa mémoire, il paroissoit ne la point consulter, & c'est-là ce qu'un exercice assidu doit apprendre à l'Orateur ; il en est peu qui puissent aspirer à parler de source, mais tous pourroient le faire comme s'ils n'avoient point écrit. Que la nature soit la règle & le guide de leurs mouvements, & qu'ils se souviennent que le fruit d'un travail consommé est de nous rapprocher d'elle.

Jamais Boſſuet n'en méconnut les loix, & le ſuffrage public ne ſe fit point attendre ; bientôt l'Académie Françoiſe en fut l'interprête, & ſe hâta de s'emparer de lui. Avec quelle force juſtifia-t-il l'opinion qu'elle avoit de ſon éloquence, lorſque lui retraçant ſes devoirs & ſa gloire, il agrandit encore les idées qu'elle avoit conçues de Richelieu & de Louis XIV ? C'étoit même à titre de Poëte (12) qu'il auroit pu mériter ſon choix ; à l'exemple des plus grands Hommes, il payoit tribut à cet art enchanteur que tous les peuples ont cultivé. Le feu d'Homere, celui des Poëtes Hébreux, étinceloit dans ſes veines ; il s'étoit nourri de leurs écrits dès ſes premiers ans, comme une plante attire naturellement à elle les ſucs qui lui ſont analogues. Son ame l'entendit ce langage ſecret qui parle au talent, le ſollicite, le réclame ; il étoit né Orateur, & ſans poéſie il n'eſt point d'éloquence. Plein d'images, de nobleſſe & d'harmonie, qu'avoit-il à deſirer pour poſſéder l'art des vers, ſi ce n'eſt l'habitude du méchaniſme ? Que dis-je ! ſon Ode ſur la liberté ne prouve-t-elle pas que rien ne lui manquoit pour être Poëte ? Si ſes pſeaumes, ſes cantiques ſont moins dignes de lui, & s'il ne put y donner le travail néceſſaire, on y retrouve cependant ſa facilité & ſa force, & c'eſt par-tout qu'il eſt Boſſuet. Mais l'amour-propre ne lui déguiſa point l'imperfection de ſes vers ; & dans l'arrêt qu'il prononça contre eux, en les condamnant à l'obſcurité, il donna la preuve d'une bonne foi que l'on a bien rarement avec ſoi-même.

Mais, pourquoi nous arrêter ſur de moindres objets, lorſque de grands ſpectacles nous appellent? La deſtinée de Boſſuet lui préparoit de nouveaux triomphes; une plus vaſte carriere s'ouvre à nos regards, & nous invite à l'admirer encore dans l'inſtitution du Dauphin.

SECONDE PARTIE.

LOUIS XIV (13) dont l'ame fut royale au milieu de ſes foibleſſes, & qui n'offrit preſqu'à la cenſure que les défauts de la grandeur, occupé des plus hauts projets parmi les fêtes & les intrigues, pere des Lettres ſans les avoir cultivées; Louis XIV, privé d'éducation, n'eut rien tant à cœur que celle de ſa famille. Aſſez équitable pour ſentir ce qui lui manquoit, & s'en affliger, aſſez bon pere pour deſirer que ſes enfans ſoient meilleurs que lui, il jette ſur ſon Royaume ce regard ſi juſte qui ne l'avoit jamais trompé; il y cherche les hommes les plus éclairés, les plus vertueux; la voix publique les lui nomme, & il remet ſes héritiers entre leurs mains. Montauſier, Boſſuet, Beauvilliers, Fenelon, Huet, Fleuri, c'eſt à l'eſtime du Maître que vous devez ſa confiance; voilà l'unique reſſort qui vous éleve; vous n'avez point de graces à lui rendre; s'il eût connu des hommes plus dignes de ſon choix, il vous les eût préférés.

De la Tribune ſacrée Boſſuet va donc deſcendre, pour pénétrer dans le ſanctuaire de la politique, pour ſaiſir le timon de l'Etat, & le placer dans les mains d'un enfant. Mais, à quelle ſource puiſa-t-il donc la ſcience des Rois? Dans ſon génie, dans ſon cœur, dans ſon expérience. De ſa retraite laborieuſe il avoit porté ſur le monde un coup d'œil de maître, qui bientôt lui en avoit découvert

les beſoins, les maladies, les reſſorts. Perſonne ne poſſédoit mieux cette connoiſſance des hommes ſi néceſſaire pour les former; perſonne n'avoit mieux diſcerné toutes les nuances des paſſions, qui réduites, ainſi que les couleurs, à un nombre borné d'eſpèces primitives, ſe combinent comme elles à l'infini, & donnent ſans ceſſe des réſultats nouveaux. Mais le premier ſoin de l'Inſtituteur eſt d'apprendre à régler les ſiennes. Une droiture à toute épreuve, un zèle brûlant pour le bien, un amour déclaré pour la vérité, ſoutenu d'un grand courage pour la dire; en un mot, toutes ces qualités qui paroiſſent monſtrueuſes au courtiſan, ces vertus décidées qui nous rendent propres à préparer la fortune publique & à renverſer la nôtre, Boſſuet oſa les porter à la Cour, & les oppoſer comme autant de préſervatifs aux dangers de ſes fonctions.

Ah! loin de lui les vues coupables de ces ambitieux, qui, nourriſſant les préjugés & les foibleſſes des jeunes Princes, les énervent, les aviliſſent par ſyſtême; & pour leur devenir néceſſaires, les rendent incapables de gloire & de bonheur. Si Boſſuet cherche à ſubjuguer ſon Elève, c'eſt pour ouvrir ſon cœur à ſes leçons, c'eſt pour hâter le moment heureux où il n'en aura plus beſoin. Que ſa qualité de Savant ou celle de Pontife ne nous faſſe pas craindre qu'il lui donne ou des connoiſſances, ou des vertus étrangeres à ſon rang.

Conſultons les monuments précieux qui nous reſtent de ſes inſtructions, nous y verrons qu'il imprimoit ſur l'ame du jeune Prince ces traits majeſ-

tueux

tueux qui doivent caractériſer les Monarques; partout ils nous offriront de grands objets, des vues utiles, des principes féconds, en un mot, des préceptes vraiment dignes, & du Sage qui les donne, & du Prince qui les reçoit. Là, nous apprendrons comment il exécuta ce riche plan d'éducation, dont il rend compte au Pape Innocent XI avec tant de préciſion & d'élégance(14). Quels fruits ne promettoient point les travaux de Boſſuet, dirigés par ſon Roi, qui, pour donner plus de poids à ſes fonctions, en les partageant, lui preſcrivit de nourrir & de ſoulager l'eſprit de ſon Elève par une ſage alternative d'amuſements & d'occupations; de ne point permettre qu'il paſſât de journée entiere dans l'oiſiveté; de l'entretenir de ſes devoirs envers Dieu, ſes peuples & lui-même, ſans jamais les ſéparer! Si l'Inſtituteur applaudit avec reſpect aux principes du Monarque, il lui fait admirer à ſon tour avec quelle ſagacité il les développe & les applique : c'eſt dès les premiers pas qu'il juſtifie ſa confiance & mérite ſes éloges. Les arides éléments de la grammaire ne ſeront point ſtériles pour l'eſprit du Dauphin. C'eſt la lecture des meilleurs livres qui lui rendra ſa langue familiere; aucune étude ne ſera perdue pour ſa raiſon, & *la ſcience des choſes* enrichira *toujours celle des mots.*

Comme la majeſté du Prince doit paſſer juſques dans ſes paroles, Boſſuet ne néglige point d'exercer le ſien dans l'art de bien dire; il l'accoutume à dépouiller, à revêtir le diſcours de ſes ornements, pour lui faire ſentir la dépendance mutuelle

du Logicien & du Rhéteur ; mais il n'oublie pas de lui apprendre que la dignité eſt l'éloquence des Princes. Ciceron, en lui montrant le modèle de l'Orateur, devient ſon Maître de philoſophie ; & la morale, ce flambeau de nos actions, eſt l'objet de ſes principales études. Une notion hiſtorique des controverſes l'inſtruit rapidement des travers de l'eſprit humain ; & pour faire regner dans ſes idées la clarté, l'ordre & la juſteſſe, les mathématiques ſont ſubſtituées à cette métaphyſique dangereuſe qui nous accoutume à porter la ſubtilité par-tout. Ce n'eſt point en l'égarant dans la région des ſyſtêmes qu'on lui découvre les myſteres de la phyſique, mais on lui rend familieres ces expériences qui honorent l'induſtrie de l'homme & manifeſtent la providence de Dieu ; mais on l'éleve aux plus hautes vérités dans ce Traité précieux *de la connoiſſance de Dieu & de ſoi-même*, où le ſavant Inſtituteur décompoſe en vrai Philoſophe les facultés de notre ame & le méchaniſme de notre corps, développe leurs ſervices mutuels, établit, par l'excellence de nos opérations, la prééminence de notre être, & s'élance des profondeurs de la nature juſqu'au ſein de ſon incomparable Auteur.

Inſtruit par l'expérience des ſiécles, que l'univers dut à la Religion les plus grands Rois, Boſſuet la fait préſider à toutes les études de ſon Elève. La liaiſon de ces trois choſes, *piété*, *bonté*, *juſtice*, eſt une de ſes principales leçons, un des premiers coups de lumiere dont il le frappe. Chaque jour a des heures conſacrées à ces Livres divins, dont le langage conduit à la conviction par le ſentiment ; ils

deviennent les délices de l'auguſte Enfant, & ſon châtiment eſt d'en être privé. Bientôt toutes les vérités ſeront réunies ſous ſes yeux dans ces vaſtes tableaux, dans ces chefs-d'œuvres dont l'idée ſeule ne pouvoit être conçue par un homme ordinaire. Tel eſt ce code politique (15) tiré des ſaintes Ecritures, où l'art de regner, dicté par l'eſprit de Dieu même, a pour baſe des principes que la ſageſſe humaine eſt forcée d'avouer. Peu d'ouvrages honorent autant la Religion, aucun ne la venge mieux de ces faux-politiques qui mettent ſans ceſſe en oppoſition les Loix ſociales & les Loix chrétiennes; aucun n'établit mieux ces maximes invariables qui doivent être les axiomes univerſels de la ſcience des Rois. C'eſt-là qu'après avoir découvert les fondemens de la ſociété, balancé, apprécié les différents régimes de gouvernement, le politique Chrétien raſſemble les rayons épars de la lumiere ſacrée pour donner à ſon Elève la juſte notion de ſes devoirs; pour lui apprendre qu'il doit compte de ſon autorité, de ſes travaux, de ſes jours, à Dieu & aux hommes, à ſon ſiécle & à la poſtérité.

L'idée fauſſe du pouvoir ſuprême eſt la premiere maladie qu'il s'attache à prévenir : entrepriſe auſſi hardie que néceſſaire ſous un regne abſolu, où l'éclat du ſceptre faiſoit dégénérer en adorations le reſpect & l'obéiſſance. Mais Boſſuet élevé au deſſus des preſtiges, reſſemble à l'obſervateur qui atteint *aux plus hauts ſommets pour reculer ſon horizon;* il conſidere l'autorité dans ſa ſource, la ſuit dans ſes progrès, la dépouille de tout ce que la violence, l'er-

reur & l'adreſſe ont pu lui faire uſurper ; ſa main déchire ſur les yeux du Prince le voile du préjugé, pour lui montrer le frein ſalutaire des Loix qui gêne le pouvoir ſans le détruire, & l'aſſure en le réprimant ; pour lui faire connoître les droits reſpectifs des ſujets & du Prince, l'unité parfaite de tous leurs intérêts, l'importante diſtinction de l'*abſolu* & de l'*arbitraire*, l'origine du pouvoir ſouverain, né du pouvoir paternel dont toujours il doit conſerver le caractere. Tantôt le titre de Paſteurs, donné aux Maîtres du monde dans les livres ſaints, rappelle au jeune Elève ce que c'eſt qu'un Roi, ce que c'eſt qu'un peuple : tantôt on le pénétre de la majeſté du Trône, en lui apprenant qu'*elle eſt dans le Prince l'image de la grandeur de Dieu.* Quelle ame de glace ne ſeroit pas émue lorſque Boſſuet, développant cette haute idée, découvre dans le Monarque une trace évidente des attributs divins ; une eſpèce d'immenſité qui renferme toutes les volontés d'un peuple dans une ſeule ; une providence qui conduit tout, mais qui laiſſe tout périr ſi elle ſe repoſe ; une puiſſance myſtérieuſe qui dérobe aux yeux des mortels le principe de ſes opérations ; un regard perçant contre lequel l'iniquité n'a point d'aſyle ; une juſtice impartiale armée du glaive pour punir ; une bonté généreuſe qui la ſurpaſſe. Frappé de cette auguſte reſſemblance avec le Monarque ſuprême, combien le Prince ſe reſpectera-t-il lui-même, & ſera-t-il ſupérieur aux affections communes ! combien ſes vertus ſeront-elles épurées & royales ! Que ne lui apprend pas enfin ce code univerſel & ſacré ? ne lui fait-il pas connoître, &

la néceſſité de l'art militaire, à l'abri duquel tous les autres s'exercent en ſûreté; & les déſaſtres attachés aux plus brillantes victoires, & la ſolide proſpérité qui ſuit le char de la paix; & les circonſtances où le Souverain doit expoſer ou ménager ſes jours; & l'influence de ſa fidélité ſur celle de ſes alliés & de ſes ſujets; & la force invincible qui réſulte des mœurs; & les effets de l'oppreſſion, de la miſere, de la licence, ſur la population des Empires; & les dangers du luxe qui énerve tout ſous les apparences de la force; & le mérite des richeſſes nationales & naturelles ſi préférables aux fictives; & l'importance de placer les hommes, d'honorer les talents, de payer les ſervices; & les bornes légitimes de l'intolérance, & les cruels excès du zèle; & la ſupériorité de la politique romaine, honorée dans les Ecritures du ſuffrage même de Dieu. Jamais on n'a dit de plus grandes choſes ſur l'amour de la patrie, ni enflammé l'héroïſme par des tableaux plus frappants; jamais on n'a rendu plus odieux les poiſons de la flatterie, ni plus redoutable la tyrannie des paſſions; jamais on n'a moins déguiſé les malheurs, les fautes, les châtimens des Rois. Rien de ſyſtématique, rien d'impoſſible à réaliſer ne ſe préſente dans cet utile ouvrage; là, chaque leçon eſt accompagnée d'un trait brûlant, d'un exemple célèbre, d'une réflexion profonde; tout eſt rapporté à l'humanité & à la Religion, parce qu'un Prince a rempli tous ſes devoirs s'il aime Dieu & ſes ſemblables.

Pour multiplier ſous différentes faces ces importantes inſtructions, Boſſuet ſe hâtera de découvrir

à ſon Elève la vaſte ſcène de l'Hiſtoire, où viennent contraſter tous les vices, toutes les vertus, toutes les erreurs, toutes les vérités; où les paſſions déploient tous leurs mouvements, & où l'on reçoit avant l'âge les lumieres de l'expérience. C'eſt-là que les Maîtres du monde vont apprendre ce que perſonne n'oſe leur dire; que le tableau de leurs fautes & la ſatyre de leur vie les inſtruiſent ſans les bleſſer; qu'ils acquierent la certitude qu'un jour ils ſeront loués ſans intérêt, ou condamnés ſans égards.

Mais, comment le ſage Inſtituteur formera-t-il ſon Elève à cette ſavante école? C'eſt en rapportant toujours la ſcience des faits à celle des mœurs & des loix; c'eſt en écartant de lui ces compilations qui ne laiſſent que des notions vagues; ces lambeaux détachés qui n'apprennent rien de ſuivi; ces traductions toujours foibles, où le ſtyle des Auteurs eſt dénaturé comme une eau trop éloignée de ſa ſource; c'eſt en lui donnant le goût & l'habitude de lire avec ordre les ouvrages originaux; c'eſt en éclairant cette étude du flambeau de la géographie qui nous découvre le théatre des événements pour nous en rendre l'idée plus nette & le ſouvenir plus profond. Ainſi le jeune Louis voyageoit en même temps dans les climats & dans les ſiécles; ainſi la connoiſſance des lieux fixoit dans ſon eſprit celle des faits, & en recevoit la même lumiere.

A l'hiſtoire du Dieu qu'il devoit ſervir, ſuccéda celle du peuple qu'il devoit gouverner. Il puiſa dans Céſar, & les principes de la ſcience militaire,

& les plus frappantes leçons de cette activité qui décida de l'Empire du monde, & la connoiſſance de nos anciennes mœurs, & la premiere notion de nos annales, & le talent de les écrire.

Bientôt on le verra creuſer juſqu'à la baſe de la Monarchie, en étudier la conſtitution; remonter à toutes les cauſes de ſa décadence, de ſa proſpérité; balancer les forces reſpectives des Empires, établir tous les points d'appui de la politique. Entretiens, lectures, traductions, application des événements paſſés aux choſes préſentes, délibérations fréquentes qui accoutumoient le Prince à tenir conſeil, & à prendre un parti dans les ſituations difficiles; tout étoit employé pour le familiariſer avec nos faſtes, pour lui apprendre à connoître & à gouverner les Français. De ce travail on vit éclorre cet Abrégé de notre hiſtoire, qui nous fait ſentir combien le maître & le diſciple s'étoient occupés de la Nation. Si la naïve vivacité du ſtyle y décéle le jeune Auteur; des vues profondes y manifeſtent le grand Homme qui le dirigeoit; & l'on regrette que des Ecrivains ſi dignes de Henri le Grand, ne nous aient point retracé ſon regne, & ſe ſoient arrêtés comme par reſpect devant lui. Par quelle fatalité le plus illuſtre des Rois n'a-t-il pas eu le plus ſublime des Hiſtoriens? O pere des Français! ô modèle des Guerriers & des Princes, qui entreprendra de te peindre ſi Boſſuet a craint de le tenter! ton ame & tes actions demandoient ſon pinceau. Quel trophée eût-il élevé à ta gloire, de quel chef-d'œuvre nous eût-il enrichi! Pour en juger, conſidérons ce célèbre monument (16), le plus pompeux que l'hiſ-

toire nous ait laiſſé, ce diſcours immortel où les faſtes du monde ſont préſentés ſous un aſpect ſi intéreſſant, ſi nouveau. Eſt-ce à l'hiſtoire, eſt-ce à l'éloquence qu'appartient cette étonnante production? C'eſt à l'une & à l'autre, & je vois leurs efforts ſe réunir pour l'enfanter.

Juſqu'à Boſſuet on n'avoit point imaginé qu'un abrégé fût capable d'inſtruire, & que les annales de tant de ſiécles, reſſerrées dans un ſeul volume, puſſent former un ouvrage ſavant & ſublime. Telle eſt cependant cette narration rapide où l'érudition, éclairée par la critique, appelle en témoignage toutes les Nations en faveur du Chriſtianiſme; où l'on voit toutes les révolutions attribuées à leur vrai principe; le nuage qui couvre la main de la Providence, écarté par une ſainte audace; Dieu prouvé par les reſſorts du monde moral, & les ſecouſſes des Monarchies; la Religion qui ſort des Cieux dès la création même, couvrant ſa tête divine d'un voile qui laiſſe échapper ſa ſplendeur; s'annonçant à la terre par la Loi, les Oracles, les triomphes, les châtimens du peuple Juïf; rapportant à elle-même la chûte des Trônes, le bouleverſement des Empires; & après quarante ſiécles de préparation & d'attente, ſe revêtant de toute ſa majeſté pour s'élancer de ſon berceau & s'emparer de l'univers.

Depuis que l'on retrace l'hiſtoire de cette Religion promiſe ou donnée, elle n'avoit point encore paru ſi grande. Dans cet incomparable tableau où tout eſt force & lumiere, un mot réſout une difficulté, explique un myſtere, établit une maxime.

Profond

Profond & ſerré comme Tacite, Boſſuet a plus de naturel & de clarté; l'enfant le conçoit, & le ſavant l'admire. Je ne ſais quel pouvoir invincible maîtriſe ſon lecteur, quel poids réſulte de la réunion de ſes preuves qui, frappant toutes à la fois, ébranlent, terraſſent l'ame la plus rebelle. C'eſt en même temps comme Prince & comme Chrétien que ſon Elève eſt inſtruit. L'Egypte, la Grece, l'Italie paſſent rapidement ſous ſes yeux, en lui laiſſant des idées juſtes de la ſolide gloire, de la vraie politique, de la ſaine légiſlation; des regles du beau dans les arts, & des principes certains de toute proſpérité. Mais, pour lui apprendre en même temps comment il doit apprécier tout ce qui nous éblouit ſur la terre, on lui montre des tombeaux dans les pyramides, la main de Dieu ſur toutes les grandeurs, & *les Royaumes qui meurent comme leurs Maîtres.*

Que ſerviroient cependant de ſi doctes leçons, ſi l'on n'y joignoit l'art de les féconder? En vain l'on multiplie les méthodes générales d'éducation, chaque élève en exige une particuliere. La premiere étude de l'Inſtituteur eſt celle du caractere qu'il doit former; ſa premiere ſcience eſt ce tact ſur qui le ſaiſit; être patient à l'obſerver & à le ſuivre; lui lâcher le frein pour le connoître; le lui faire ſentir lorſqu'il eſt prêt à s'échapper; ne négliger aucun défaut, mais s'attacher à celui qui domine, & preſſer ſans ceſſe ſur l'endroit qui réſiſte; ſe concilier la confiance ſans affoiblir l'aſcendant de l'autorité; rendre les occupations faciles & douces pour les

rendre volontaires; & faire goûter le précepte en faiſant aimer celui qui le donne : tels ſont dans l'Inſtituteur les talents qui doivent précéder tous les autres. Boſſuet les poſſéda, & ſon parfait concert avec le Gouverneur ne laiſſa rien à deſirer dans ſa méthode.

Si l'éducation d'un Prince a un écueil à redouter, c'eſt ſur toutes choſes la méſintelligence de ceux qui la dirigent. Lorſque la jalouſie, l'ambition, l'amour de leurs propres idées, les diviſent; que l'un détruit ou affoiblit les inſtructions de l'autre, & que le coliégue eſt un rival, l'élève doutera bientôt de l'habileté de ſes maîtres, & les mépriſera tous également. Unis de ſentimens & de principes, Boſſuet & Montauſier aſpiroient au même ſuccès, & ſe prêtoient une force mutuelle, comme deux reſſorts qui coopérent au même effet, qui ne forment plus qu'un ſeul mobile pour produire la même action. Ainſi le Prélat concouroit-il de tout ſon pouvoir à préparer l'héritier du Trône, pour le livrer, diſoit-il, à deux plus *grands maîtres*, *au Roi & à l'expérience.*

Que la Nation ſe rappelle avec attendriſſement d'avoir vu ſortir de ſes mains un Prince éclairé, religieux, populaire, qui fit éclater ſa bonté parmi les feux de ſon courage; que l'on vit dès ſa premiere campagne mériter le ſurnom de Hardi, & convaincre le ſoldat que ſa bienfaiſance ſurpaſſoit encore ſon audace.

Ici des rapports & des contraſtes intéreſſants fixent mes regards ſur les deux plus célèbres Inſtituteurs qui aient formé les Enfants des Rois. Boſ-

ſuet & Fenelon, appellés aux mêmes fonctions par leur mérite & dans la vigueur de l'âge, fécondés par les Burrhus de la Cour, marchent au même but par des voies différentes; & en ſe conformant au caractere de leurs Elèves, nous dépeignent le leur. Celui-là deſcendant rarement des hauteurs où il aime à planer, s'efforce d'y élever ſon Diſciple & d'agrandir ſon ame. Celui-ci plus inſinuant, aïant à combattre un naturel difficile, emploie plus d'art, rend l'inſtruction moins directe, & la multiplie ſous plus de formes : Poëte & Philoſophe, il raſſemble dans le Télémaque toute la ſcience des Rois; & revêtant ſes leçons d'un coloris enchanteur, enſeigne par la fiction ce que l'autre s'attache à enſeigner par l'Hiſtoire. Egalement irréprochables, ils ſont à la Cour les apôtres de la vérité & de la vertu; mais l'un poſſéde une ame plus forte, & l'autre une ame plus ſenſible. Boſſuet dont le coup d'œil eſt toujours juſte, cherche le bien qui eſt praticable; des vues trop vaſtes portent Fenelon à deſirer le mieux, & le livrent à l'eſprit de ſyſtême : mais tous deux éclairent le monde, lorſqu'ils croient n'inſtruire que des enfants.

Tant de ſuccès ſuffiroient ſans doute à la gloire de Boſſuet, & pourroient immortaliſer pluſieurs Hommes. De nouvelles couronnes cependant vont briller ſur ſa tête; & je me hâte de rendre hommage à l'étonnant Ecrivain qui ſut rendre la théologie & la controverſe éloquentes.

TROISIEME PARTIE.

Elle eſt arrivée cette poſtérité annoncée par le ſage Labruyere, qui eſt deſcendu dans les profondeurs du cœur humain, cette poſtérité dont le ſuffrage devoit placer l'Evêque de Meaux au rang des Peres de l'Egliſe. Sans les dangers preſſants de la Religion, Boſſuet, on doit le croire, eût abandonné aux eſprits du ſecond ordre le ſoin de compiler des Traités. Ce n'étoit point dans cette grande ame que devoit germer l'amour des combats ſcholaſtiques. L'homme de génie les dédaigne, & le ſage évite de leur donner de l'importance. Mais lorſque les erreurs viennent ébranler le Trône & l'Autel, l'indifférence n'eſt permiſe ni au Paſteur, ni au Citoyen. Favoriſée par l'ignorance, l'héréſie avoit ſurpris l'Egliſe pendant le ſommeil de ſes Miniſtres; & de toutes parts elle avoit aſſailli ce vaiſſeau ſacré qu'elle agitoit encore. Jamais ſes effets n'avoient été ni ſi violents, ni ſi rapides. Pluſieurs Royaumes ſéparés de l'unité catholique, pluſieurs encore menacés de l'être; l'eſprit d'indépendance briſant ou relachant toute eſpèce de liens; une foule de ſectes qui ſortoient d'une tige commune pour renouveller les erreurs de tous les âges; la réforme portant partout l'empreinte du caractere impétueux de ſon chef, élevant parmi nous une tête ſuperbe après une marche myſtérieuſe, & attirant ſur elle la violence par la violence. L'Europe embraſée par ces guerres im-

placables, qui ont pour prétextes ou pour motifs des intérêts sacrés; les débris du sanctuaire dispersés dans le sang des adorateurs; le fanatisme entouré des plus grandes victimes, immolant les sujets par les mains des Monarques, & les Monarques par les mains de leurs sujets : quel spectacle plus propre à enflammer l'indignation d'un Pontife, à exciter les larmes de l'homme de bien! L'hérésie trop tolérée & trop combattue, s'étoit fécondée par ses blessures, sous des Princes qui n'avoient su que la révolter ou l'enhardir. Il étoit temps de lui opposer d'autres armes que la terreur des peines & l'argument des Rois. Un adversaire se préparoit contre elle, qui, peu content de retrancher quelques rameaux de l'arbre funeste, devoit le saisir tout entier, & entreprendre de le déraciner; cet ennemi redoutable (17), inattendu, étoit l'Evêque de Meaux. De sa profonde retraite il sort tout-à-coup chargé de la science des siécles, & s'élance contre la secte : semblable au guerrier exercé, qui, sous sa pesante armure, n'a rien perdu de la liberté de ses mouvements; Bossuet a conservé sous le poids de ses travaux, tout le feu de son ame, tous les charmes de son style. Ces globes de fer qui doivent tout leur effet à l'activité du mobile embrasé qui les lance, sont l'emblême de l'érudition mise en œuvre par le talent : quels prodiges celle de l'Evêque de Meaux ne dut-elle pas à son génie? Dans les discussions on employoit avant lui plus de subtilité que de logique, plus d'ardeur pour disputer que pour convaincre. Mais Bossuet combattit pour la vérité d'une maniere toujours digne d'elle(18).

Exact dans ſa préciſion théologique, preſſant par la force des preuves, clair & facile dans la diſſertation, habile à ſaiſir le vrai point des difficultés, & à y ramener ſon adverſaire ; attentif à n'employer jamais d'arguments foibles, irréprochable par la fidélité des citations, il n'eut point d'égal dans l'art de réduire tout en principes, & de joindre au nerf invincible du raiſonnement, cette expreſſion qui foudroie. Tel il parut dans la réfutation du catéchiſme de Ferri (19), qui fut le prélude de ſes triomphes.

Remarque-t-il que les Miniſtres calomnient l'Egliſe Romaine dans ſes dogmes, & que la fauſſe idée que l'on en donne aux peuples, contribue à les éloigner d'elle ? il entreprend de les préparer à l'unité, en établiſſant la foi de l'Egliſe & l'objet des diſputes : projet ſimple, mais lumineux, qui produiſit cette expoſition de la doctrine catholique (20), cet ouvrage immortel, ſi déciſif & ſi court, qui, répandu de toutes parts, devint célèbre par des ſuccès refuſés à tant de vaſtes volumes. En vain la réforme indignée, confondue, accuſe l'Auteur de diſſimuler la doctrine romaine : Rome, le Clergé de France, l'Egliſe entiere le juſtifient. L'ouvrage approuvé, applaudi, eſt traduit dans toutes les langues : des changements inattendus s'operent ou ſe préparent, & Turenne qui chanceloit encore, eſt abattu aux pieds de la vérité. Quel triomphe pour elle & pour ſon Orateur ! quel ſpectacle pour l'Europe que la converſion d'un Héros qui avoit préféré ſa religion à la dignité de Connétable ! Les ames ſublimes ſont ſimples, la droiture & la candeur les ca-

ractériſent : Turenne ne devoit céder qu'à la conviction ; & en l'éclairant, Boſſuet remporta la ſeule victoire qui pût ſurpaſſer toutes celles de ce grand Homme.

A la lecture du livre précieux qui avoit produit ce coup d'éclat, l'incertitude, prélude de la lumiere, s'empare de Mad^e. de Duras (21). Fatiguée de cet état cruel, elle met aux priſes Claude & Boſſuet, & les engage à livrer en ſa préſence un combat déciſif. Qu'elle fut digne d'avoir un peuple de témoins, cette conférence fameuſe, où l'Evêque & le Miniſtre déployerent toutes les reſſources de la ſubtilité & de l'éloquence ; où celui-ci ébranla les fondements de l'Egliſe, que celui-là ſut raffermir ; & où l'on vit avec étonnement l'honnêteté, la ſageſſe, le ton de l'eſtime mutuelle, regner dans une diſpute théologique ! Le Prélat, on peut le dire, eut un adverſaire digne de lui ; Claude ne trahit point ſa cauſe, mais Boſſuet fit triompher la ſienne : la converſion de Mad^e. de Duras fut le prix du vainqueur.

Et qui pourroit lui réſiſter lorſqu'il diſcute, comme il le fit alors, l'infaillible autorité de notre Egliſe, ce dogme fondamental qui entraîne avec lui tous les autres ? C'eſt par-tout qu'il s'attache à le cimenter, & principalement dans ſes excellentes *Inſtructions ſur les promeſſes de J. C. Six lignes de l'Ecriture*, qui annoncent à l'Egliſe que ſon Epoux tout-puiſſant eſt *tous les jours avec elle juſqu'à la fin des ſiécles*, ſuffiſent à l'Evêque de Meaux pour battre en ruine tout le ſyſtême de la réforme, & dans cette promeſſe il lui fait voir l'inébranlable rocher

au pied duquel viennent se briser toutes les erreurs.

Mais, pour confondre l'hérésie par un moyen aussi efficace que nouveau, il imagine d'en tracer le portrait, de l'élever aux yeux des Nations, en leur disant : voilà le monstre qui a pu vous séduire! Ce projet imprévu & terrible, il l'exécute dans son *Histoire des Variations* (22), chef-d'œuvre conçu par le génie, exécuté par tous les talents. L'Orateur, l'Historien, le Savant, le Philosophe se réunissent pour construire ce monument immortel. Douze lustres accumulés sur la tête du Pontife, ne lui ôtent rien de sa vigueur. C'est avec toute l'énergie de ses premiers ans qu'il nous présente des sectes nouvelles, formées au sein de l'orgueil, de la révolte, de la licence; des Apôtres qui prêchent l'Evangile le glaive à la main & le blasphême à la bouche, qui tantôt se prêtent aux passions des Princes, tantôt favorisent l'indépendance des peuples; des réformateurs ennemis de toute austérité, qui anéantissent la continence & le jeûne; là l'hérétique frémissant, voit exposer au grand jour le nombre & la différence de ses professions de foi, la naissance successive de ses dogmes; la multiplication des partis issus les uns des autres, & qui tour à tour se réunissent ou se disent anathèmes; les séditions condamnées d'abord par les chefs, puis tout à-coup autorisées par les Synodes; chaque point de notre croyance justifié par les sectaires même, dont l'un admet & prouve ce que l'autre rejette & combat; l'instabilité de tout édifice fondé sur une base mobile, & l'invariable doctrine de notre Eglise,

toujours

toujours belle & forte dans ſon unité qui réſiſte à tant de ſecouſſes.

C'eſt inutilement que les Burnet, les Baſnages, les Jurieu, font les derniers efforts pour repouſſer ce redoutable aſſaut ; les armes même qu'ils emploient ne font qu'aſſurer leur défaite ; la réforme reſte accablée ſous les coups de l'Evêque de Meaux, & toutes les têtes de l'hydre ont reçu en même temps une incurable bleſſure.

Quelque forme que prenne l'erreur, elle ne peut échapper à l'œil vigilant du Prélat, toujours ouvert, toujours en mouvement pour découvrir les beſoins de l'Egliſe. Une objection nouvelle, un livre dangereux donnent lieu à des traités complets, à des inſtructions pathétiques. Il n'eſt point de dogme qu'il n'affermiſſe, point de ténèbres qu'il ne diſſipe. Tantôt il diſcute à fond la foi de l'Egliſe ſur l'Euchariſtie, ſur l'adoration de la Croix, ſur la trop célèbre matiere de l'Indulgence. Tantôt, dans ſes diſſertations & ſes notes ſur les pſeaumes & les livres ſapientiaux (23), il oppoſe un remede aux traductions infidelles des livres ſaints.

Si ce travail, fruit précieux de ſes conférences avec des hommes choiſis, n'eſt pas entiérement le ſien, tout y décele au moins le grand Ecrivain qui lui a donné ſa perfection & ſa forme. Profondes connoiſſances ; critique éclairée ; interprétations toujours naturelles ; réflexions pleines de juſteſſe & de vérité ; attention à faire toujours ſentir la liaiſon des écritures, qui, diſperſées dans une longue chaîne de ſiécles, tendent au même but ſans écarts ;

enthousiasme éloquent d'un homme transporté par le sentiment du beau, par la plus ravissante des poésies; art tout-puissant d'en inspirer le goût, en y manifestant le Dieu qui l'a dictée; raisonnements victorieux contre le socinianisme & l'irreligion dont il préssent les progrès; lumiere éclatante répandue sur les prophéties de David, qui, rappellant ce qui a été & annonçant ce qui sera, paroît placé au milieu des temps pour unir le passé & l'avenir, les livres de Moïse avec les Evangiles : c'est à ces traits qu'il est facile de reconnoître dans ces doctes commentaires la touche de l'Evêque de Meaux.

Depuis long-temps le Chef de l'Eglise & son Siége inébranlable étoient en butte aux outrageantes interprétations de l'Apocalypse (24). Le moment est arrivé de les mettre en poudre, en réprimant Jurieu qui les renouvelle. C'est par le témoignage même de l'histoire que Bossuet sait le confondre, en portant la lumiere jusques dans les ténébres de la plus mystérieuse des Prophéties. Que ne dirois-je point encore de ses avertissements aux Protestants, admirés avec tant de justice; de ces fragments précieux qui annonçoient de nouveaux chefs-d'œuvres, mais sur-tout de ce qu'il entreprit pour la réunion de l'Eglise Romaine avec celle de la confession d'Ausbourg! Ce projet, si digne des Souverains & des Pasteurs, favorisé par la Cour d'Hannovre, étoit conduit par le sage Evêque de Neustadt (25), & par le docte Molanus le plus modéré des Luthériens. Mais, tant que l'Oracle de l'Eglise ne fut pas consulté, on n'espéra point de succès; & l'Evêque de Meaux, chargé bientôt de cette grande négociation,

y donna des preuves touchantes de ſa prudence & de ſa droiture. Déjà l'on ſaiſiſſoit les principaux moyens de conciliation ; Boſſuet qui n'avoit que de grandes vues, s'attachoit à ſauver le dogme, & ſe relâchoit ſur quelque point de diſcipline. Tout promettoit la concluſion de cet heureux Traité, qui eût couronné ſi noblement les vaſtes travaux du Prélat Français, lorſque, pour le malheur des Egliſes, Leibnitz eſt aſſocié à Molanus. Que ne peuvent l'ambition & l'orgueil ſur les plus fortes têtes ! Loin de ſeconder ſon Collégue, Leibnitz aſpire au premier rôle, & ne cherche qu'à l'écarter. Fier de ſa ſubtilité, il embarraſſe les queſtions, & ſe fait un jeu de cette importante affaire. Sa gloire lui paroît intéreſſée à faire échouer Boſſuet ; le goût de la diſpute eſt ſubſtitué à l'amour de la vérité, & la chicane au raiſonnement : le temps ſe conſume en vain, les circonſtances changent, & le projet s'évanouit. Eût-on penſé que ce Savant, dévoué à la philoſophie, éloigneroit la paix préparée par des Théologiens, & que dans cette négociation ceux-ci ſeroient les véritables Philoſophes ?

De quelle ardeur l'Evêque de Meaux ne brûloit-il pas pour l'intérêt de l'Egliſe, lui qui ſacrifioit à ces diſcuſſions arides, des travaux immortels qu'il interrompit tant de fois, & qu'il n'a point conſommés ? Mais le danger le plus preſſant attiroit toujours ſes premiers regards ; & tant qu'il vécut, aucune atteinte ne fut portée impunément à la Religion. Il n'épargna ni les dangereuſes hardieſſes des Grotius (26), des Dupin, des Simon, ni le livre

du Cardinal Sfondrate (27) qu'il dénonça au Souverain Pontife ; ni les indécences du Roman facré de Marie d'Agreda (28) ; ni l'étrange doctrine des Théologiens qui trouvoient à la Chine une véritable Egliſe ; ni les opinions outrées des Diſciples de Janſénius ; ni l'obſtination des Religieuſes de Port-Royal, qui prétendoient allier la ſainteté à la révolte. Quels témoignages ne rendent pas à la pureté de ſa doctrine (29), ſes Traités ſur l'amour de Dieu, le libre arbitre, la pénitence & l'uſure ? Dans les aſſemblées du Clergé entendons-le déclarer la guerre au rigoriſme & au relâchement, & dénoncer les corrupteurs de la morale.

Avec quelle vigueur s'éleve-t-il contre une apologie du théatre, attribuée à un Religieux, & où les textes des Sts. Docteurs étoient employés à la juſtification des ſpectacles. C'eſt à la témérité de l'Ecrivain que nous devons ces maximes de Boſſuet ſur la comédie, où il venge les Peres en Théologien, & parle du théatre en Littérateur. Si notre ſcène a un côté foible, rien n'égale ſon adreſſe à le ſaiſir ; on ne peut faire craindre plus éloquemment, & l'indécence de pluſieurs drames, & la nature des intrigues, & l'enchantement du coſtume, & le danger *de s'inſtruire en faiſant un jeu de ſes vices & un amuſement de la vertu.* Sa ſévérité, ſans doute, trouvera des contradicteurs éclairés, lorſqu'il établit ſur-tout l'impoſſibilité d'épurer le théatre ; mais n'oublions pas que c'eſt un Evêque qui parle ; & ſi l'on n'adopte pas tous ſes principes, que l'on admire au moins avec quel art & quelle force il ſait les établir.

Une épreuve plus délicate lui étoit préparée dans la diſpute ſur la régale (30). Des prétentions contraires au repos des Empires & aux maximes des Prélats Français, ſembloient ſe réveiller au delà des Monts. On croiroit en voir le germe dans les menaces d'Innocent XI; mais ce Pontife entreprenant & ferme, trouve un adverſaire plus ferme encore pour lui réſiſter. Il parut important à Louis XIV de fixer les limites des différents pouvoirs; le Clergé de France conſulté par ſon Roi, s'empreſſe à ſeconder ſes vues, & l'on voit paroître cette fameuſe Déclaration rédigée en ſon nom par Boſſuet, où l'on établit en quatre articles précis, l'indépendance des Rois, celle des Conciles généraux, & l'infaillibilité incommunicable de l'Egliſe. Ainſi ce grand Evêque, ſi attentif à réprimer l'autorité ſéculiere dans ſes excès, ne fut pas moins hardi lorſqu'il fallut tracer la ligne que l'Egliſe elle-même ne doit jamais paſſer. Tout céde aux preſtiges de l'ambition, mais Boſſuet borna la ſienne à défendre la vérité; le ſilence ne lui ſuffiſoit pas; il auroit cru la trahir s'il l'eût diſſimulée, & il voulut ignorer l'art de négocier avec elle. Rédacteur de la Déclaration du Clergé, il n'héſitera point de la juſtifier à la face du monde chrétien. Il eſt des hommes que le St. Siége pourroit placer au nombre de ſes ennemis, qui dans leur zèle indiſcret ſe croiroient ſchiſmatiques s'ils n'adoptoient toutes les maximes d'Hildébrant.

De toutes parts ſe répandirent des écrits où nos Prélats ſe virent attaqués ſans égards & même ſans décence(31). Louis XIV prend à cœur l'honneur

de ſon Clergé lié avec l'intérêt de ſa Couronne ; & confie le ſoin de le venger à celui qui en eſt l'Oracle. Delà cette célèbre défenſe de *la Déclaration du Clergé*, où l'Evêque de Meaux fait admirer également ſon érudition, ſon exactitude & ſon impartialité. Il oublie que le ſtyle le plus amer fut employé contre ſes collégues ; l'avantage de ſa cauſe lui ſuffit, & il parle comme l'Egliſe eût fait elle-même : *la Chaire de Pierre*, s'écrie-t-il, *n'a pas beſoin de notre menſonge ;* plein d'égards & de reſpect pour elle, il affermit ſes droits légitimes en combattant d'exceſſives prétentions, & la barriere qu'il lui oppoſe, devient un rempart qui la défend.

Mais, comment oſerons-nous célébrer la triſte victoire qu'il remporta ſur ſon ami, ſur l'immortel & malheureux Fenelon ? pourquoi ces deux puiſſantes colonnes de l'Egliſe de France ſe heurterent-elles ſi violemment ? & par quelle étonnante fatalité faut-il que l'hiſtoire du triomphe de Boſſuet dégénère en apologie ? Pour rendre juſtice à ces illuſtres rivaux, gardons-nous de conſulter la malignité ou l'eſprit de parti ; croyons, autant qu'il eſt poſſible, à la vertu des grands hommes, & portons le flambeau de la vérité dans cette ſinguliere querelle, où l'on vit les illuſions d'une femme agiter les Cours de France & de Rome ; où l'on admira tout ce que la théologie a de plus profond & la métaphyſique de plus délié, tout ce que l'amour du vrai peut employer de vigueur, tout ce que la philoſophie chrétienne peut inſpirer d'héroïque.

Rome venoit de condamner le quiétiſme de Molinos, lorſque Mad^e. Guion, jeune veuve connue

par ſes bonnes œuvres, en reçoit les principes. Ces premiers germes ont fermenté dans ſon ame brûlante, elle ne peut réſiſter au deſir de les répandre, &, ſous ſes auſpices, cette doctrine bizarre trouve des diſciples dans la Capitale, à la Cour, & juſques dans Saint-Cyr.

Soyons plus juſtes que les hommes paſſionnés qui ont outré envers Mad^e. Guion, ou les éloges, ou la cenſure : reſpectons ſa conduite en avouant ſes erreurs; & ſi elle tomba dans d'étranges abſurdités, n'y tombons pas nous-mêmes, en ſuppoſant que ſans talents & ſans vertus, elle ait pu ſéduire des hommes du premier ordre. Un eſprit & des graces qui devoient faire craindre pour elle d'autres dangers que l'héréſie; un cœur d'une extrême ſenſibilité; l'imagination la plus prompte à s'exalter; toutes les qualités propres à la rendre célèbre par ſes paſſions, ſi la piété ne s'étoit pas emparée d'elle; une éloquence de ſentiment, accompagnée d'une douceur modeſte; une idée trop ſubtile de la perfection qui dépouilloit la Religion de ſa ſubſtance; un zèle inconſidéré qui lui preſcrivit de s'ériger en Apôtre : tels furent les principaux traits de cette jeune Françaiſe, dont le nom eſt parvenu juſqu'à nous, entraîné & ſoutenu par les noms fameux de ſon ami & de ſon adverſaire.

A la Cour brilloit alors avec modeſtie un perſonnage reſpecté & chéri; un homme éloquent, docte & ſubtil, qui captivoit l'eſtime par des vertus douces, dont l'ame également vive & tendre ſe paſſionnoit pour le bien juſqu'à l'enthouſiaſme, & brûloit de ce feu créateur qui nous porte à enfanter ou à ſaiſir

des idées nouvelles. Que manquoit-il à ſes rapports avec Mad^e. Guion, ſi ce n'eſt le malheur de la rencontrer? A peine Fenelon l'a-t-il entretenue, qu'il reconnoît un ſyſtême dont il portoit en lui les principes : c'en eſt fait, leur confiance eſt intime, leur aſcendant eſt mutuel, & Mad^e. Guion devient tour à tour ſon diſciple & ſon maître. Loin de nous tout ſoupçon injurieux ſur des liaiſons formées par l'amour de la vertu; ne ſoulevons pas contre nous la cendre de Boſſuet, en appuyant ſa juſtification ſur la calomnie : oſons même avouer que les erreurs qu'il combattit, honoroient ceux qui les défendirent. Un amour de Dieu, dépouillé de tout intérêt, leur paroiſſoit le ſeul digne de lui; & ils avoient conçu de ſi hautes idées de ce grand Etre, qu'ils entreprirent de l'aimer au delà des forces humaines. Il falloit, ô Fenelon! cette ſublime erreur pour te ſéduire; le menſonge ne pouvoit te plaire que ſous le voile de la perfection : mais rien ne pouvoit déguiſer ſes traits aux regards perçants de l'Evêque de Meaux. Effrayée des murmures qu'elle excite, & peut être eſpérant de l'entraîner lui-même, Md^e. Guion ſoumet à ſon examen ſes ſentiments & ſes écrits. Repréſentons-nous ſa ſurpriſe lorſqu'il apperçoit dans ces livres ſi vantés, ſi répandus à la Cour, un langage inuſité & bizarre; l'amour pur établi ſur les ruines de l'eſpérance chrétienne; un ſyſtême de perfection qui rend les œuvres indifférentes, & ſuppoſe impoſſibles les actes de vertu. Que peut-il penſer des prophéties de Mad^e. Guion ſur le regne prochain de ſa doctrine; du titre de Fondatrice

trice d'une nouvelle Eglise qu'elle ose se donner ; du récit fastueux de ses extases, de ses visions, de la surabondance de graces dont elle craint quelquefois d'être suffoquée ? L'indignation s'allume de toutes parts, & cependant l'ame de Bossuet ne s'ouvre encore qu'à la pitié. Quel monument inconteſtable de sa modération ; de sa charité, que la lettre qu'il lui écrit sur ses égarements, & qui est parvenue jusqu'à nous ? Quel témoignage Mad^e. Guion ne lui rend-elle pas elle-même, lorsque retirée à Meaux pour y recevoir ses lumieres, elle éprouve l'ascendant qu'il exerçoit sur toutes les ames, qu'elle tombe à ses pieds en abjurant ses erreurs ; & que pour prix de sa soumission, elle est admise aux Sacrements de l'Eglise, obtient sa liberté, & reçoit une attestation honorable. Sera-t-elle en droit de se plaindre si Bossuet la traite ensuite sans ménagement, lorsque séduite par ses propres chimeres, & se livrant de nouveau à ses illusions, elle dogmatise malgré sa parole, & compromet le Prélat qui a répondu au public & à l'Eglise de son changement ? Avec quelle patience, quelle maturité n'examina-t-on pas sa doctrine dans les Conférences d'Issi ; & quels égards n'eut-on pas alors pour Fenelon son Défenseur ? Qu'on se rappelle, & la discussion des longs écrits qu'il multiplioit pour interpréter ceux de son ami ; & le profond silence où Bossuet ensevelit ses égarements ; & le soin qu'il prit de sa réputation ; & la confiance qu'il s'efforça de lui inspirer ; & l'effusion de sa tendresse lorsque son Disciple, nommé à l'Archevêché de Cambrai, lui demandoit à ge-

noux ſon amitié & ſes conſeils, & le choiſiſſoit pour conſécrateur ? Rappellons-nous enfin les marques d'eſtime que lui donne l'Evêque de Meaux en ſoumettant à ſon examen, & en le priant d'approuver ſon ouvrage ſur les états d'oraiſon. Reconnoîtrons-nous à cette conduite la marche de la jalouſie & de la haine ? Que Fenelon refuſe d'applaudir à cet écrit où ſon amie eſt traitée avec rigueur, loin d'en être ſurpris, je l'en révére davantage ; mais puis-je blâmer en même temps l'indignation de Boſſuet, qui s'apperçoit de la défiance marquée dont l'Archevêque paie ſa franchiſe ; qui apprend de toutes parts que des plaintes ameres ſont répandues contre lui dans les ſociétés ; & qui comparant la docilité de l'Abbé Fenelon avec les procédés de l'Archevêque de Cambrai, reconnoît que la conviction n'eſt point entrée dans ſon ame, & que la crainte de condamner la perſonne, n'eſt autre choſe que la crainte de condamner la doctrine ? L'Evêque de Meaux n'étoit-il pas en droit de s'écrier : qu'eſt devenue cette ſoumiſſion que l'on me juroit avant que d'être élevé à l'Epiſcopat ? Mon ami m'a donc trompé par ambition ; il m'a déguiſé ſes ſentiments, il a pu craindre que je le trahiſſe ! Repréſentons-nous l'amitié bleſſée qui s'irrite & ſe ſouleve dans une ame ſi haute ; & décidons enfin ſi Boſſuet pouvoit diſſimuler en voyant paroître le livre des *Maximes des Saints*, où Fenelon cherche le langage de Mad^e. de Guion dans les textes des Peres de l'Egliſe, & prétend, pour comble d'adreſſe, développer ſeulement les articles arrêtés à Iſſi. Que fera l'Evêque de Meaux qui ſe trouve traveſti en quiétiſte ;

& qui voit la doctrine en danger ? Ce n'eſt plus ſous des auſpices obſcurs, ni ſous des traits révoltants, que l'erreur va ſe répandre ; c'eſt ſous les dehors de la ſainteté même ; c'eſt ſous des voiles tiſſus par les mains les plus habiles ; c'eſt ſous l'étendard d'un Juge de la Foi, d'un Ecrivain ſubtil juſqu'au rafinement, d'un Pontife révéré, d'un génie rare, d'un homme doué du talent de perſuader & de plaire. Eh quoi ! le vigilant Boſſuet qui s'enflammoit au ſeul mot de nouveautés, & qui n'en épargnoit aucune, devoit-il tolérer une doctrine dont les conſéquences pouvoient être affreuſes ? devoit-il permettre que ſon Diſciple s'égarât ; & s'il fut ſon ami, ſe rendra-t-il indigne de l'être encore en lui ſacrifiant la vérité ? Ce ſurveillant univerſel n'entendoit-il pas le cri de l'Egliſe qui réclamoit ſon appui, & qui ſembloit lui dire : tu te tais Boſſuet ? Il s'élevera donc contre le livre des Maximes, & ſa voix ſera celle du Paſteur dont le courage ſe proportionne au péril, & qui raſſemble les ſecours près du troupeau menacé. C'en eſt fait, le ſignal du combat eſt donné, & les écrits ſe multiplient. Rien de ſi vigoureux que l'attaque, rien de ſi ingénieux que la défenſe. Boſſuet accable l'Archevêque par la doctrine & le raiſonnement ; Fenelon cherche à le ſurprendre dans les piéges de la métaphyſique : on croiroit voir deux athletes fameux, dont l'un compte ſur ſa force, & l'autre ſur ſa ſoupleſſe ; le premier eſt terrible par ſes membres nerveux ; le ſecond en élude les efforts par la facilité de ſes mouvements, mais il ſuccombe enfin ſous le poids de ſon adverſaire.

Toujours animé du desir d'éclairer Fenelon, & de rentrer dans son cœur, Bossuet n'avoit rien épargné pour le guérir sans éclat, pour obtenir des entretiens qu'on ne refusoit qu'à lui, parce qu'il étoit le seul qu'on désespérât de séduire. On vit alors couler ce fiel qui plus d'une fois s'est répandu dans les disputes des Saints : l'homme se mêla au théologien, & les deux Prélats payerent tribut à la foiblesse humaine. Bossuet blessé par les défiances de Fenelon, l'aigrit à son tour par la chaleur de ses poursuites. Des partisans indiscrets remplirent les cercles de rumeurs, de faits hazardés, de soupçons injurieux : delà cette aigreur, ces personnalités si affligeantes pour l'Eglise, qui fixoit sur ce combat ses tendres & tristes regards. Des plaintes touchantes, le ton intéressant de la douceur, rendoient plus déchirants les traits de Fenelon : la fermeté & la franchise éclatent dans les reproches de Bossuet. Accusé de dureté, d'abus de confiance, de délation, de jansénisme, celui-ci rappelle cette vigueur d'ame & de style à laquelle il commanda toujours pour accabler Mad^e. Guion & son protecteur, dans sa relation sur le quiétisme. « Vous m'en » avez imposé, dit-il à l'Archevêque, jusqu'au mo- » ment de votre élévation. Mon silence sur vos er- » reurs m'a exposé aux reproches du Roi ; c'est » pour donner le ton dans le Clergé que vous trou- » blez l'Eglise ; vous êtes le montan d'une nou- » velle priscille, & vous renversez les principes de » la Foi pour établir ceux de Mad^e. Guion, plus » quiétiste que Molinos même. «

Fenelon cependant qui ne veut plier que sous une

autorité ſupérieure, choiſit pour Juge le Souverain Pontife. En vain l'intrigue épuiſe ſes efforts pour diriger ou éloigner la déciſion; en vain Rome craint-elle, en s'expliquant, d'exciter la colere d'un grand Homme; il faut que tout céde à l'activité, au zèle brûlant de Boſſuet : il démontre, il inſiſte, il preſſe; c'eſt la cauſe de la vérité, c'eſt la ſienne qu'il pourſuit : le Saint Siége prononce, & le livre des Maximes eſt condamné.

Effaçons de notre ſouvenir le ſcandale de cette diſpute, pour admirer le ſingulier effet de ce Jugement, qui fit triompher à la fois, Rome, la Religion, Boſſuet & Fenelon lui-même. Elle eſt conſacrée à jamais dans les faſtes de l'Egliſe cette touchante docilité qui vengea l'Archevêque d'une maniere ſi ſainte, qui changea ſa défaite en victoire, & la fit preſqu'envier à ſes adverſaires. En ſouſcrivant à la cenſure & en la publiant le premier, il fut ſemblable à la palme qui plie ſous l'effort de l'orage, qui ſe releve ſans être briſée, & reparoît avec toute ſa gloire. Mais cette gloire de Fenelon ne fut-elle pas auſſi celle de l'Evêque de Meaux? n'étoit-ce pas lui qui procuroit à la Chaire de St. Pierre l'hommage profond d'un ſi grand Homme? Non, l'Egliſe Romaine n'oubliera jamais qu'au milieu des héréſies & des ſchiſmes, deux Prélats Français, les plus célèbres de leur ſiécle, lui rendirent un parfait témoignage, l'un par d'infatigables travaux, l'autre par une ſoumiſſion ſans exemple. Ils ne furent pas revêtus cependant de cette pourpre ſi révérée, mais ils n'en avoient pas beſoin.

C'étoit, il faut l'avouer, c'étoit vers Fenelon

que devoient ſe diriger les ſuffrages. Ses talents, ſes diſgraces, la nature de ſes erreurs, ſa docilité plus étonnante que le triomphe de ſon rival, tout intéreſſoit en ſa faveur. Pourroit-on ne pas aimer l'Auteur du Télémaque; & ce Théologien modéré qui paroiſſoit oppoſer la douceur de la colombe aux ſerres impitoyables de l'aigle qui avoit fondu ſur lui. Mais ce qui doit nous étonner juſqu'à l'indignation, c'eſt que la calomnie ait pu établir contre Boſſuet des préjugés qui durent encore. Téméraires Ecrivains qui oſez flétrir des Hommes dont votre encens n'eſt même pas digne, ſur quelle autorité accuſez-vous le grand Evêque de Meaux des baſſeſſes de la jalouſie, des horreurs de la délation, & d'une hypocriſie faite pour les Cromwel? Quoi! vous ne diſtinguez point la vivacité & la noirceur; & en exagérant la ſévérité de Boſſuet, vous oubliez que ſon rival y donna lieu? Et de quel droit lui imputez-vous ſans preuves, & la colere du Monarque, & l'exil de l'Archevêque, & les empriſonnements de Mad^e. Guion? Le mérite manque-t-il donc d'ennemis à la Cour, & Fenelon pouvoit-il ſe flatter de n'en point avoir? Que dis-je! en étoit-il de plus redoutables pour lui que les principes de Louis XIV? Penſera-t-on que ce Prince religieux ne fut pas effrayé lorſqu'il crut entendre l'Europe catholique & la poſtérité lui adreſſer cette plainte: tu as confié l'héritier de ta couronne à un viſionnaire, à un novateur? penſera-t-on qu'il ne fut pas humilié lorſqu'il crut s'être trompé dans ſon choix? & ne ſait-on pas que ſa religion & ſa fierté n'aimoient point à ſe faire de ſemblables reproches? Non,

celui-là n'auroit aucune idée de ſon caractere qui s'étonneroit de ſa rigueur.

Boſſuet étoit-il donc de ces Ecrivains qui ne peuvent permettre de célébrité à perſonne, & qui ſe vengent des talents d'autrui en les perſécutant ? n'avoit-il pas conſtamment applaudi aux premiers Hommes de ſon ſiécle, aux Arnaud, aux Nicole, aux Paſcal, aux Bourdaloue ? pouvoit-il aſſez méconnoître ſa ſupériorité pour être jaloux de Fenelon qui n'avoit pas encore publié le Télémaque ? En vouloit-il à ſa place, à ſa faveur ? Ah ! s'il eût dit un mot pendant les Conférences d'Iſſi, il l'eût écarté de l'Epiſcopat pour jamais. Et d'ailleurs, accablé du poids des ans, & comblé de gloire, pouvoit-il deſirer autre choſe que le regne de la vérité ?

De quels excès n'a pas été capable la témérité de ſes ennemis ? Parce qu'il n'avoit point l'art de ſe perdre dans les rafinements de la théologie myſtique, ils n'ont pas craint d'avancer qu'il en ignoroit les principes : ils ont tenté de dépriſer ſes écrits ſur la vie intérieure, tandis que les plus pieux Solitaires leur applaudiſſoient, & que le Réformateur de la Trape (32), ſouverain Juge en cette matiere, leur prodiguoit ſes éloges. Parcourons ſes ouvrages ſur l'oraiſon, ſes méditations, ſes prieres, & ſur-tout ſes élévations à Dieu ſur les myſteres de la Religion ; nous y reconnoîtrons un homme en commerce avec la Divinité, qui, nourri des ſaintes délices de la contemplation, aſſocie la douceur du ſentiment à la grandeur des idées, ex-

prime les tranſports de l'amour divin avec un feu qui en pénétre toutes les ames.

Que n'a-t-il point ſu, que n'a-t-il point enſeigné, cet Homme univerſel & infatigable ? quel courage ne lui fallut-il pas pour ſe jetter dans la vaſte ſphere de toutes ces connoiſſances ? quelle étendue, quelle audace de génie pour embraſſer tant de travaux (33); quelle force d'organes pour n'y point ſuccomber ? quel art de reproduire le temps ? quelle ſage avarice de ce tréſor pour le proportionner à toutes ſes entrepriſes, & donner de l'exactitude à ces ouvrages, où l'erreur d'un mot pouvoit compromettre l'Egliſe entiere ? Comment enfin put-il allier à tant d'occupations, des voyages fréquents, ſes fonctions à la Cour, la conduite des ames, une correſpondance auſſi étendue que ſa réputation, & ſur-tout le gouvernement d'un Diocèſe ?

Du vaſte champ qu'il parcouroit pour la défenſe de l'Egliſe, il ne ceſſoit point de porter ſes regards ſur ſon troupeau. Plus jaloux de remplir les devoirs de ſa place, que d'en poſſéder les honneurs, il renonce à l'Evêché de Condom, lorſqu'il eſt appellé à la Cour ; nommé enſuite à l'Evêché de Meaux, il ſe dévoue ſans réſerve au miniſtere paſtoral. Quelquefois l'homme célèbre que l'on éleve aux dignités, n'a point d'adverſaire plus redoutable que ſa propre renommée ; mais Boſſuet juſtifiant la ſienne, fit éclater dans la conduite de ſon Diocèſe, toutes les vertus dont il avoit été l'Orateur, toutes les qualités qui conſtituent un grand Evêque. Il eſt pour chaque emploi un eſprit propre, ſans lequel, avec

beaucoup

beaucoup de mérite même, on eſt toujours déplacé ; l'Evêque de Meaux étoit né pour toutes les fonctions, & parut toujours dans ſon élément naturel. Accoutumé à étudier les mœurs pour les peindre ; à manier les affaires & les eſprits, à négocier avec les paſſions, à profiter du commerce du monde pour lui ſurprendre ſes ſecrets & lui donner la loi ; il connut la trempe de tous les caracteres, les avantages & les écueils de toutes les ſituations, & on le vit paroître à la tête de ſon troupeau, en homme conſommé dans l'art de le conduire. En s'acquittant du devoir de la réſidence, il ne ſembla ſuivre que ſon penchant. Ni cette Capitale, théatre de ſa gloire ; ni cette Cour où il étoit révéré, n'eurent pour lui autant d'attraits que ſon Diocèſe. Il appartenoit à cette grande ame de concevoir toute la dignité d'un Pontife choiſi pour exercer ſur un peuple la domination la plus vaſte, la plus importante, la plus flatteuſe, celle qui commande aux cœurs ; & qui fait regner la vertu. Qu'il ſentoit vivement combien la perſonne d'un Evêque eſt auguſte ! combien ſon miniſtere eſt ſublime, lorſqu'il réſide au milieu d'une ſociété chrétienne, comme un pere entouré de ſa nombreuſe famille, pour en être le bienfaiteur, le conſeil & l'appui, pour veiller ſans ceſſe pendant ſon repos, ne recueillir que pour elle ; ne reſſentir que ſes périls, & recevoir en échange de ſes ſoins, les tributs volontaires d'un reſpect qui n'eſt point ſouillé par la crainte. Situation bien différente à ſes yeux, de l'état du courtiſan qui deſcend du poſte où il commande, & va ſe dévouer

à un eſclavage dont il eſt digne dès qu'il le cherche.

Et quels détails Boſſuet n'embraſſoit-il pas dans ſes fonctions épiſcopales (34)? Que j'aime à voir cet Oracle de l'Egliſe, cet Orateur des Cours, ce foudre évangélique, parcourant les campagnes pour y ſemer des paroles de vie, & y faire entendre aux peuples étonnés, une voix qui avoit inſtruit leur Monarque! Il fut moins grand, j'oſe le dire, lorſqu'il tonnoit à l'oreille des Rois, que lorſque ſimple *Catéchiſte* il ſe montroit dans les hameaux, & faiſoit le bien ſans éclat, content d'agir ſous l'œil de Dieu.

Perſonne ne ſut mieux féconder l'inſtruction par l'exemple, par la bonté, par la douceur; perſonne ne ſut mieux rendre la vérité & la ſageſſe aimables, ni opérer parmi les Proteſtants des converſions auſſi rapides, auſſi nombreuſes. On ne le vit point affecter cet air de réforme qui n'en ſuppoſe pas toujours la réalité, & n'en inſpire jamais le goût; il ne connut ni cette vigilance minutieuſe qui a l'indiſcrétion de tout voir & le fol eſpoir de tout corriger, ni ce zèle turbulent plus dangereux que la tolérance, & qui pour affermir le trône de la Religion, ébranle celui de la paix. Aux clameurs & aux inſultes, il n'oppoſa que le flegme de la raiſon; & en pourſuivant l'erreur, il portoit dans ſon cœur ſes malheureuſes victimes: il ſavoit, ce véritable Paſteur, qu'on trouve quelquefois des ennemis de la vérité parmi ceux qui ſont chargés de l'annoncer; que la converſion n'exiſte point ſi elle n'eſt libre, qu'elle eſt l'ouvrage de la grace & non point de la force, & que notre ſuperbe volonté ne peut ſouffrir que

les chaînes de la perſuaſion. S'il exhorte les Souverains à étendre ſur l'Egliſe leur ſceptre protecteur, c'eſt pour la ſouſtraire à la violence, & non pour l'exercer ſur elle ; s'il reconnoît la néceſſité de la peine afflictive contre l'héréſie, il n'y dévoue que l'erreur ſéditieuſe ; & le dernier trait de ſon Hiſtoire de France, rédigée avec le Dauphin, eſt l'effrayant tableau de Charles IX, qui a répandu le ſang des hérétiques & qui meurt noyé dans le ſien. A ſes yeux la Religion ne paroiſſoit qu'une Reine majeſtueuſe & paiſible, jalouſe de dominer par l'amour, magnifique envers ſes fideles ſujets, & patiente envers les rebelles. Sans ceſſe il ſembla ſe dire à lui-même, que le Miniſtre de l'Egliſe devient par ſa conſécration le Miniſtre de la charité ; & que ſi tout Chrétien en eſt le Diſciple, un Pontife en doit être le Héros. Ce fut elle qui dicta ſes écrits, ſanctifia ſes travaux, dirigea ſes vues & ſes démarches, & lui donna l'art de ſe multiplier ; ce fut elle qui ouvrit ſon cœur à tous les malheureux, & leur conſacra ſes richeſſes. Opulent par ſa frugalité & par ſa modeſtie, ennemi d'un faſte inutile à ſa grandeur, il ſe mit en état d'être prodigue envers les autres par une ſainte avarice envers lui-même. Etoit-ce pour accumuler de nouveaux honneurs ſur ſa tête qu'il réſervoit ſon crédit ? Je ſais que des hommes qui voient toujours leurs vices dans les autres, l'ont accuſé d'ambition ; mais les événements l'en ont abſous. Lorſqu'il parut aux pieds du Trône, ce fut pour y porter le tableau des miſeres publiques ou des beſoins de la Religion ; pour y ſoutenir les droits

de l'Epiſcopat (35); pour y faire retentir les cris de l'innocence, y produire, y protéger les talents, y défendre la cauſe d'autrui avec cette chaleur & ce courage qu'un homme ſupérieur n'a jamais pour ſes intérêts propres : ce fut pour y rappeller par ſa préſence la noble hardieſſe des Prophêtes qui ne ſe montroient dans les Cours que lorſqu'il falloit y annoncer la vérité, ou y réclamer la juſtice (36). Jamais la puiſſance & la majeſté ne furent l'écueil de ſa droiture; il ne craignit pas de porter le glaive ſur les liens les plus chers à ſon Roi; de ſoulever ſa conſcience contre ſon cœur, & de preſſer, ſans ménagement, la ſéparation la plus douloureuſe (37). Quel conſolant ſpectacle pour la vertu, que Louis le Grand placé entre Montauſier & Boſſuet, pour entendre, non l'éloge de ſes victoires, mais l'arrêt qu'ils prononcent contre ſes foibleſſes!

Ainſi le reſpectable Evêque allioit par-tout la douceur des qualités ſociales, la ſévérité d'un Homme apoſtolique, la bonté d'un Paſteur, la franchiſe d'un Philoſophe, & la tendreſſe d'un ami.

Les Ecrivains prévenus qui lui reprochant la dureté de ſon cœur, paroiſſent ſuppoſer qu'une ame ſi forte ne pouvoit être ſenſible; ces Ecrivains, dis-je, doivent-ils oublier qu'un homme auſſi capable d'émouvoir les autres, étoit néceſſairement ſuſceptible de l'émotion la plus vive? ignorent-ils que ſon attachement pour M. & Mad^e. de Chomberg leur ſurvécut; que le même ſentiment l'anima pour tous ſes Protecteurs, & pour les Maîtres qui avoient préſidé à ſes études; qu'il eut toujours devant les yeux

ce qu'il devoit à Vincent de Paul, dont il pourſuivit la canoniſation avec ardeur; que la mort ſeule put le ſéparer de MM. Le Tellier, de Montauſier & de Noailles; qu'en recherchant l'amitié de Fenelon même, il expia ſes vivacités; que juſqu'au tombeau il reſſerra les tendres liens de ſon union avec Condé, qui recherchoit comme ſon élément la ſociété des talents & des vertus; qu'en un mot Turenne fut jaloux de partager ſon cœur, & que ces deux Héros faiſant gloire d'aimer ce vainqueur des héréſies, ſembloient l'avouer leur égal. Loin de nous le plus léger ſoupçon ſur l'intégrité d'une ſi belle vie? En vain la calomnie répand encore le fiel ſur ſon tombeau; la vérité publiera hautement que ſes ſentiments, ſes principes & ſa conduite furent invariables comme ſes talents; que ſon ame eut peu d'enfance & n'eut point de vieilleſſe; & qu'il ne ceſſa jamais de ſignaler ſon ardeur pour le ſervice de la Religion. Dans les bras de la mort il la défendoit encore; elle le trouva les armes à la main contre le ſocinianiſme; & en la voyant paroître, il précipita ſes coups, ſemblable au cultivateur qui hâte ſon travail lorſqu'il ſent approcher la nuit (38). De vives douleurs, une ſoumiſſion courageuſe conſommerent le mérite de ſon ſacrifice; & juſques dans ſon dernier ſoupir il honora le chriſtianiſme, en donnant aux Fidèles une preuve touchante que le vrai Philoſophe eſt ſon ouvrage. Ainſi termina-t-il ſon étonnante carriere avec la paix de la vertu, préſage certain d'une récompenſe plus digne de ſes travaux que les éloges de la terre.

Quel fut le deuil de l'Egliſe, quelle vaſte obſcurité parut la couvrir au moment où s'éteignit cette grande lumiere! Si elle regretta ſon plus ferme appui, la France avoua qu'elle perdoit ſon plus profond génie : l'héréſie ſeule applaudit, & ce fut un hommage nouveau rendu à ſa mémoire. Mais la barriere qu'elle croyoit renverſée, ne l'étoit pas ; les immortels écrits de Boſſuet témoigneront à jamais contre la réforme, & lui ſurvivront peut-être. C'eſt dans le ſein de l'immortalité que la renommée les dépoſe ; & tandis que dans la rapidité de ſa courſe on verra le temps fouler aux pieds & diſperſer des productions innombrables, celles de Boſſuet deviendront plus célèbres, plus précieuſes. Ne perdons point de vue ſa trace, ſi nous voulons aborder aux véritables ſources du beau. Je ſais qu'il faut naître avec les talents, & qu'ils ne peuvent s'acquérir comme les vertus ; mais ſi le Pilote ne commande pas aux vents qui doivent enfler ſes voiles, il apprend l'art de les employer ; & l'Ecrivain né pour les grands ſuccès, y parviendra rarement ſans modèles & ſans maîtres.

Boſſuet (39) ne nous enſeignera pas à porter l'eſprit de ſyſtême dans les matieres de goût ; à fatiguer l'expreſſion & la penſée pour en tirer des beautés nouvelles qui ne ſeront que bizarres ; à dégrader le diſcours par le faux-éclat, l'hiſtoire par l'épigramme, le raiſonnement par l'audace du ſophiſme ; mais il élevera nos penſées, & ſon langage enhardira le nôtre. Nous apprendrons de lui, que l'éloquence puiſe ſes graces dans la nature & ſa force dans la vérité ; qu'elles ſeules impriment

à nos écrits ce grand caractere de raiſon & de majeſté qui réſiſte au temps, & voit mourir la cenſure; que dans tous les genres, l'érudition eſt le fond ſolide où le talent doit appliquer ſes couleurs pour les rendre durables : il nous prouvera, ſur toutes choſes, qu'on peut ſe faire un nom célèbre en conſacrant ſes veilles à la Religion; & qu'il n'eſt rien de ſi grand ſur la terre, que le génie aſſocié à la ſageſſe.

NOTES.

(1) LA Bourgogne & la Normandie ſont les deux Provinces du Royaume qui ont produit le plus d'Hommes célèbres dans les Lettres. Il eſt difficile d'en rendre raiſon ſans recourir à l'influence du climat, puiſque d'autres Provinces ont joui, comme elles, des avantages qui doivent y favoriſer les progrès des talents ; pluſieurs ſont également voiſines de la Capitale : la Bourgogne qui a poſſédé plus long-temps ſes Souverains, n'en avoit plus à la renaiſſance des Arts ; le Languedoc & la Provence ont cultivé les Lettres avant les autres parties de la France ; & il eſt remarquable que ces contrées où le ſang eſt plus exalté, où les idées ſont plus vives, n'ont pas été les plus fertiles en chefs-d'œuvres. Il ſemble que l'eſprit de ſaillies y regne aux dépens de l'eſprit de ſuite : effet aſſez naturel de la grande vivacité. Dans une Diſſertation qui parut il y a environ vingt ans, dans les Journaux, on a comparé les grands Hommes ſortis de la Normandie, avec ceux que la Bourgogne a vu naître, & l'on a trouvé que celle-ci en avoit donné davantage.

(2) Jacques-Benigne Boſſuet naquit à Dijon en 1627, d'une famille connue en Bourgogne depuis le quinziéme ſiécle, & établie au Parlement de Dijon dès l'an 1553. Le pere de notre Orateur n'y put entrer, parce qu'il y avoit trop de parents ; il prit une Charge dans celui de Metz, où il fut Doyen, & ſon beau-frere Premier Préſident. Devenu veuf, il embraſſa l'état eccléſiaſtique, fut fait Diacre, & enſuite Archidiacre de la Cathédrale ; ſon fils ainé devint Intendant de Soiſſons : pluſieurs Ecrivains donnent fauſſement cet Intendant pour pere à l'Evêque ; Moreri, qui ſe trompe ſi ſouvent, n'eſt pas tombé dans cette erreur.

(3) Boſſuet fit ſes premieres études chez les Jéſuites de Dijon : le tact de ces Peres dans le choix des ſujets ne fut point en défaut ſur le mérite du jeune homme, & ils deſirerent de l'attirer à eux ; mais ſa famille eut d'autres vues, & l'envoya à Paris,

Paris. Il parut dès-lors si laborieux, que ses compagnons d'étude l'appelloient par une allusion assez heureuse à son nom : *bos fuetus aratro*. On s'est trompé lorsqu'on a écrit qu'il avoit été d'abord destiné au Barreau ; il se livra aux sciences sacrées sans délai & sans interruption.

(4) St. Vincent de Paul & Nicolas Cornet Grand-Maître de Navarre, avoient des liaisons particulieres avec Anne d'Autriche & le Cardinal Mazarin ; ils furent utiles à Bossuet de plus d'une maniere : Cornet avoit été Jésuite. Ce fut lui qui, en 1649, dénonça les cinq propositions de Jansénius à la Sorbone. St. Vincent de Paul estima bientôt Bossuet, & l'admit à ses Conférences du Mardi.

(5) L'Abbé de Chamillard, Prieur de Sorbone, ayant voulu exiger rigoureusement du jeune Bossuet tous les droits & les honneurs qui étoient dus, suivant les Statuts, à sa dignité de Prieur, aux thèses de Sorboniques, & Bossuet en ayant contesté quelques-uns, le Prieur ne voulut point ouvrir sa thèse. Bossuet, d'après l'avis du Grand-Maître de Navarre, se transporta aux Jacobins, & y soutint sa thèse. La Maison de Sorbone en prétendit la nullité. L'affaire portée au Parlement, Bossuet y plaida sa cause en latin. Quoique la question eût déjà été décidée par plusieurs Arrêts, la thèse du jeune Bossuet fut déclarée valide, en considération de son mérite personnel, & sans tirer à conséquence : cependant les droits du Prieur furent maintenus, & il fut fait défense aux Bacheliers de soutenir leurs Sorboniques autre part qu'en Sorbone. Le premier Président loua publiquement le plaidoyer de Bossuet. Il avoit dédié sa thèse de tentative au grand Condé, avec qui il fut étroitement lié jusqu'à sa mort.

(6) Il fut Chanoine à la Cathédrale de Metz. La dignité de Doyen ayant vaqué dans cette Eglise, tous les suffrages furent offerts au mérite, au préjudice de l'ancienneté ; & Bossuet âgé de trente-cinq ans, alloit être élu, lorsqu'un vieillard, à qui il devoit son Canonicat, le pria de lui céder cette place ; Bossuet n'hésita pas : deux ans après le vieillard mourut, & il lui succéda dans ce Bénéfice dont il s'étoit rendu plus digne en le refusant.

(7) Les Bénédictins viennent de nous donner plus de cent Sermons de Boſſuet que l'on croyoit perdus. Il a fallu une patience incroyable pour tirer parti de ces manuſcrits négligés par la modeſtie de l'Auteur. Boſſuet étoit ſi peu attaché à ſes ouvrages, ſi peu diſpoſé à les publier ſans néceſſité, qu'il n'avoit pas revu un ſeul de ces diſcours. On étoit d'autant plus fondé à croire qu'ils n'exiſtoient pas, que le P. Delarue, dans la préface de ſes ſermons, avoit avancé que Boſſuet n'écrivoit point; & que le Prélat l'avoit dit lui-même dans une de ſes lettres. Mais il n'avoit pris cette méthode que pendant ſon Epiſcopat. Auparavant il compoſoit ſes ſermons dans ſa tête, & ne les écrivoit que lorſqu'il étoit en état de les dire. Il ne préparoit jamais d'avance que celui qu'il avoit à faire; mais il ſe réſervoit la liberté de changer dans la chaleur de l'action, des expreſſions & des morceaux entiers, d'ajouter, de retrancher ſelon les circonſtances. La briéveté de la plupart, des lacunes marquées par le défaut de liaiſons, annoncent qu'il n'écrivoit pas tout. Lorſqu'il fut Evêque, il n'écrivit plus que ſes plans & quelques textes. Il étoit ſi rempli de doctrine & tellement maître de ſon art, qu'il n'avoit preſque plus beſoin de préparation. Delarue regrette de n'avoir pas ſuivi la méthode de prêcher ſur de ſimples canevas, & il voudroit qu'elle devînt générale; il prétend que c'étoit celle de Lingende & de Joli: il avoit entendu celui-ci, & il aſſure qu'il frémiſſoit encore en ſe rappellant certains traits de ſon éloquence. Mais Delarue ne ſonge pas qu'il ne faut point propoſer les exceptions pour régles; que peu d'Orateurs ont le talent de parler d'abondance; que c'eſt un talent à part, différent de tous les autres; que des hommes ſupérieurs peuvent ne point l'avoir, & qu'on l'a vu dans des hommes médiocres; qu'il ne pourroit être que le fruit d'un long exercice qui retarderoit infiniment les travaux utiles des Prédicateurs; qu'il eût frémi bien davantage & plus ſouvent, ſi Joli eût compoſé ſes diſcours; que dans la Chaire, comme au Barreau, le mieux préparé ſera toujours le plus éloquent, ſi les talents ſont égaux; qu'un diſcours où l'Orateur eſt ſujet à héſiter, à chercher ſes mots, dégoûte le peuple même, & manque ſon effet; & qu'enfin les ſermons qu'on fait

le moins, paſſent pour les plus mauvais. On a vu des hommes ſupérieurs échouer par leur négligence dans l'uſage de leur mémoire. Ce qui nuit à la Chaire n'eſt pas d'écrire & d'apprendre ſes diſcours, c'eſt de les compoſer dans un ſtyle étranger au genre; c'eſt de les dire avec affectation, en déclamateur ou en écolier. J'ai entendu dans un Séminaire des hommes qui écrivoient & apprenoient leurs inſtructions; ils les diſoient avec l'air pénétré, & je me ſentois ému. Dans un autre Séminaire j'ai trouvé un homme né avec un talent peu commun, & qui ne ſe préparoit à parler que par la méditation : il avoit tout le coſtume de la ſainteté, & le ton impoſant d'un maître; il étoit l'oracle d'un Dioçèſe de Languedoc; mais loin d'être le mien, il me fit pitié. Il annonçoit un ſujet, il en traitoit dix autres, & n'oublioit que celui qu'il devoit traiter : il s'égaroit, s'embarraſſoit, crioit pour ſuppléer à ce qu'il ne trouvoit pas, & avec le germe de l'éloquence il n'étoit que ridicule.

Si le conſeil du P. Delarue étoit ſuivi, on auroit cent Tabarins pour un Orateur; encore cet Orateur ſeroit-il très-imparfait. Lorſqu'on lit les Sermons de Boſſuet, on regrette qu'il n'y ait pas mis plus de ſoin; mais on ne ſera pas ſurpris du peu d'art & de l'incorrection qui y regnent, ſi l'on ſe rappelle la maniere dont il les compoſoit : jamais il ne les a revus, parce qu'il ne ſe propoſoit point de les publier. Maſſillon qui travailloit avec la plus grande facilité, a employé dix ans à retoucher ſes diſcours : ceux de Boſſuet, tels qu'ils ſont, attacheront tout lecteur qui aura la véritable notion de l'éloquence, & feront regretter ceux qu'il n'a pas écrits. Une excellente & vaſte doctrine, de grandes idées, du pathétique, de l'élévation, un ſtyle énergique & original, voilà ce que l'on trouvera toujours dans les Sermons de notre Orateur.

Ceux qui ne voient rien de ſupérieur à un ſtyle plein de fineſſe, à une élégance ſoutenue, ne leur applaudiront pas. Ils ne doivent lire ni Boſſuet, ni Corneille, ni Yung; les beautés mâles ne ſont point faites pour eux; il ne faut préſenter que des roſes à ces Sybarites de la Littérature; ils ne veulent point de grands tableaux, même dans les grands ſujets; par-tout il

faut leur offrir des mignatures, & ces traits délicats que l'on ne peut saisir, pour ainsi dire, qu'avec la loupe qui servit à les tracer. Lorsqu'on se pique de goût, il faudroit se souvenir que son premier effet est de sentir. J'avoue que l'on trouve dans Bossuet les défauts de Corneille; que son style est vieux quelquefois, & négligé sur-tout dans ses sermons; mais il faut songer au temps où il écrivoit; & les Bénédictins remarquent que si le style de Bourdaloue est plus pur, c'est que Bretoneau, son Éditeur, s'est permis de le retoucher, tandis qu'ils ont cru devoir respecter le texte de Bossuet. Je ne le citerai pas comme modèle, lorsqu'il écrit que Marie-Therese d'Autriche possédoit plus *de belles qualités qu'elle n'attendoit de couronnes;* lorsqu'il dit dans la Chaire, qu'un jeune Prince *étoit formé par les graces;* lorsqu'il apostrophe les *grandes mânes* de Nicolas Cornet dans son oraison funèbre; & qu'il cite S. Augustin dans son discours à l'Académie Françoise : tout cela n'est pas plus étonnant que d'entendre Bourdaloue en Chaire comparer le grand Condé à Hercule assommant l'hydre, & dans la même phrase où il cite le Prophête Daniël. Mais ces grands Hommes tombent si rarement dans ces fautes, & touchoient de si près aux siécles du mauvais goût, qu'il n'est pas possible de leur reprocher ces legers écarts. Au reste, on doit prendre garde de ne pas condamner dans Bossuet des expressions qui n'avoient pas encore vieilli, & qui auroient dû ne vieillir jamais; des hardiesses où l'exactitude est sacrifiée à l'énergie ou à la variété. Ainsi le portrait de Cromwel commmence par un latinisme qui plaît à tout le monde : *un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit;* il savoit bien que pour parler françois il falloit dire : *il s'est rencontré un homme d'une profondeur;* mais il trouvoit dans la premiere tournure une certaine hardiesse convenable au portrait de l'homme audacieux qu'il alloit peindre. Quant à l'ordre & au méchanisme du discours, s'il paie tribut à la routine du siécle, en divisant ses sermons en deux ou trois points, qu'on ne s'y trompe pas, il l'abandonne ensuite en évitant ces sous-divisions qui donnent à un discours l'air d'un traité théologique. Ses divisions même sont peu marquées dans ses oraisons funèbres. Pour avoir une idée de sa prodigieuse facilité, il

ſuffit de jetter les yeux ſur le nombre de ſes Sermons, dont peut-être nous n'avons pas la moitié. Perſonne n'en doit être plus étonné que les Prédicateurs, qui communément travaillent vingt ans pour avoir trente ſermons, parmi leſquels les plus beaux génies en font remarquer quatre ou cinq. Boſſuet n'a jamais prêché deux fois le même ſermon à la Cour où il a rempli cinq ſtations. Il compoſa ſon Avent de 1668 pour M. de Turenne qui venoit d'abjurer; & ce genre de travail, qui abſorba toute la vie des plus grands Orateurs, paroît avoir été ſa moindre occupation, lorſque l'on conſidere ſes autres écrits. Rien n'égaloit ſa facilité dans la compoſition, même avant que d'en avoir acquis l'habitude. Il n'avoit pas encore vingt-cinq ans lorſque M. de Montauſier annonça à Made. de Rambouillet qu'elle pouvoit l'enfermer dans une chambre, ſans livres, & qu'il y prépareroit ſur le champ un ſermon qu'il débiteroit. Elle lui fit ſubir cette épreuve; il prêcha ce diſcours à onze heures du ſoir, en préſence des beaux eſprits de l'Hôtel de Rambouillet: Voiture diſoit à cette occaſion, qu'il n'avoit jamais entendu prêcher ni ſi-tôt, ni ſi tard. Il donna plus d'une fois ce ſingulier ſpectacle.

La Reine Anne d'Autriche ſuivoit ſes ſermons exactement; ce fut ſon panégyrique de St. Joſeph, prêché aux Feuillans, qui le lui fit connoître; Boſſuet avoit de la prédilection pour cet ouvrage: Santeuil l'entendit, & l'on prétend qu'il en tira la principale idée de ſon hymne de St. Joſeph.

(8) L'idée de ce diſcours a été employée très-ſouvent depuis Boſſuet; il s'étoit rendu ſi familier le ſtyle de St. Auguſtin, qu'il a rempli parfaitement une lacune de huit lignes dans le ſermon 299 de ce Pere: mais en ſe rempliſſant de l'éloquence de ce Saint Docteur, il a eu aſſez de goût pour ne pas imiter ſes jeux de mots.

(9) Ceux qui trouverent de l'obſcurité dans ſon diſcours à l'aſſemblée du Clergé de 1681, ne prirent pas garde que les juſtes égards dus à la Cour de Rome & à la perſonne du Roi, ne permettoient pas à l'Orateur de s'expliquer plus clairement ſur l'objet de l'aſſemblée: l'Abbé Faidit fit contre ce diſcours ſublime, une épigramme ſi plate, que je n'ai pas le courage de la tranſcrire.

(10) M. de Burigny s'eſt trompé, en diſant qu'il avoit prêché la vêture de Mad^e. de la Valiere ; c'étoit ſa profeſſion : lorſqu'elle voulut ſe donner à Dieu, elle ſe mit entre ſes mains, & il eut toujours ſa confiance. Lorſqu'il fut chargé de lui annoncer la mort du Comte de Vermandois ſon fils, elle lui dit : faut-il que je pleure la mort d'un fils dont je n'ai pas encore achevé de pleurer ſa naiſſance ?

(11) Il avoit tellement touché la Ducheſſe d'Orléans à l'oraiſon funèbre de ſa mere, qu'elle voulut recevoir de lui des inſtructions particulieres. Dès qu'elle ſe ſentit frappée, elle l'envoya chercher a Paris au milieu de la nuit ; il lui inſpira la fermeté & la confiance. On ſait qu'en prononçant ſon oraiſon funèbre, il fit une révolution dans l'auditoire. Il eſt remarquable que de ſes ſept diſcours en ce genre, il en a compoſé quatre à l'âge de près de ſoixante ans : pluſieurs de ces chefs-d'œuvres ont été faits aux mêmes époques, & même plus tard. Ses Ouvrages pour le Dauphin n'ont pu être écrits avant qu'il eût quarante-cinq ans. Fenelon en avoit plus de quarante lorſqu'il ébaucha le Télémaque ; Racine en avoit quarante-huit lorſqu'il donna ſon Athalie ; Corneille n'a eu de grands ſuccès que dans l'âge mûr ; l'Enéide, le Paradis perdu, l'Eſprit des Loix, ne furent pas des productions de la jeuneſſe. Je fais cette remarque pour tant d'Ecrivains qui veulent être célèbres avant l'âge de trente ans, & qui ſe repoſent lorſqu'il faudroit commencer à paroître.

(12) Boſſuet a laiſſé dans ſes Manuſcrits des poéſies ſacrées en aſſez grand nombre pour former un volume : c'étoit pour des Couvents qu'il les avoit faites. On doit être ſurpris que le Précepteur du Dauphin & l'Auteur de tant d'Ouvrages importants, ait eu le loiſir de compoſer des vers pour des Religieuſes. Fenelon avoit fait auſſi des vers. On n'a imprimé de lui qu'une Ode. On n'en a donné qu'une de Boſſuet ; celle-ci eſt toute morale & chrétienne ; celle-là eſt le tableau d'une campagne ſolitaire : les ſtrophes de Boſſuet m'ont paru mieux arrondies, & d'un Poëte plus exercé.

(13) M. de Montauſier, ancien ami de Chapelain, l'avoit fait agréer au Roi pour Précepteur ; & quoiqu'il eût fait des vers durs, il étoit digne de cet emploi ; on en pourroit donner

pour preuve le refus qu'il en fit, en s'excusant sur son âge. Bossuet fut ensuite proposé avec le Président de Perigny, que M. de Montausier fit préférer à cause de la liaison de Mesdames de Perigny & de Montausier. Au bout de deux ans, Perigny étant mort, le Roi choisit Bossuet, remis sur les rangs avec Huet & Menage, du moins Huet le prétend ainsi, & il ajoute que c'étoit lui que vouloit le Gouverneur : Huet étoit sous-Précepteur. Après cette conduite de M. de Montausier, il faut admirer davantage l'attachement que Bossuet lui témoigna toujours.

(14) Innocent XI ayant desiré que Bossuet lui fit part de son plan d'éducation, le Prélat lui en rendit compte dans une lettre latine, digne de ce grand Maître. J'en vais citer deux morceaux qui serviront de réponse à ceux qui ont écrit que son style latin étoit dur. Voici ce qu'il dit de César & de la lecture de ses Commentaires : *Hunc verò egregium & scribendi & agendi magistrum vehementer admirari, administrandi belli Ducem adhibere ; nos cùm summo Imperatore iter agere ; castra designare ; aciem instruere ; inire atque expedire consilia ; laudare, coërcere militem ; opere exercere ; spe erigere ; promptum & alacrem habere ; fortem & abstinentem exercitum agere ; hunc disciplinâ, socios fide, ac tutelâ in officio retinere ; locis atque hostibus, universam belli accommodare rationem ; cunctari interdùm ; urgere sæpiùs ; ipsâque celeritate non consilia hostibus ; non fugam relinquere ; victis parcere, comprimere rebellantes, debellatas gentes æquitate ac prudentiâ componere ; his lenire simul, & confirmare victoriam.* Ce n'est point ici un portrait de fantaisie, il n'est personne qui n'y reconnoisse César, & qui ne le croie peint par Tacite. Il parle ainsi de Terence mis entre les mains de son Eleve : *Quid memorem ut in Terentio suaviter atque utiliter luserit ; quantaque se hìc rerum humanarum exempla præbuerint, intuenti fallaces voluptatum ac muliercularum illecebras, adolescentulorum impotentes & cæcos impetus ; lubricam ætatem servorum ministeriis, atque adulatione per devia præcipitatam ; tùm suis exagitatam erroribus atque amoribus cruciatam, nec nisi miraculo expeditam ; vix tandem conquiescentem ubi ad officium redierit ; hìc morum, hìc ætatum, hìc cupiditatum naturam, à summo artifice expressam, ad hæc personarum formam ac lineamenta, verosque sermones denique venustum*

illud ac decens quo artis opera commendetur. Neque interim jucundiſſimo Poëtæ, ſi quæ licentiùs ſcripſerit, parcimus; ſed è noſtris plurimos, intemperantiùs quoque luſiſſe mirati, horum laſciviam exitioſam moribus, ſeveris imperiis coërcemus. Tous les Inſtituteurs doivent regarder cette lettre comme leur code; elle ſuffiroit pour réfuter le Vaſſor, lorſqu'il prétend que le Dauphin ſe plaignoit de ce qu'on vouloit qu'il ſût comment s'appelloit Vaugirard du temps des Druides. Dans tout ce que Boſſuet a fait pour lui, un ſeul trait a pu mériter ce reproche; c'eſt la diſſertation ſur l'ancien Empire des Aſſyriens, dans le diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle.

(15) J'invite ceux qui ont la légéreté de mépriſer ce Traité ſur la politique, ſans l'avoir lu, de prendre la peine de le parcourir, de s'arrêter ſur le morceau que je cite & ſur pluſieurs autres. Cet ouvrage ſans doute n'eſt pas auſſi ingénieux, auſſi brillant que le Télémaque; mais il renferme, ſous une autre forme, les mêmes leçons; il donne en même temps, & le plus grand reſpect pour les Livres ſaints, & la plus grande autorité aux maximes politiques. Bien des gens ſe perſuadent qu'il n'y a plus rien à louer dans Boſſuet, lorſqu'on a parlé de ſes oraiſons funèbres & de ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle; rarement même on parle de ſon Hiſtoire des variations, & l'on oublie que ces ouvrages à part, il reſte encore à Boſſuet de quoi ſurpaſſer les hommes de ſon ſiécle.

(16) Boſſuet, détourné par les diſputes, n'acheva, ni ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, ni ſes élévations à Dieu, ni d'autres ouvrages précieux dont il nous reſte des fragmens. Son Abrégé de l'Hiſtoire de France s'eſt arrêté à la mort de Charles IX : on ne peut trop regretter, comme le remarque M. de Burigny, qu'il ait interrompu le premier de ſes ouvrages avant que d'avoir parlé des progrès du Mahométiſme. M. de Sénes a prétendu que Boſſuet tenoit de M. Duguet ſes grandes vues ſur les Juifs; on ne voit pas où il a pris cette anecdote; mais on voit que Boſſuet les a développées avant Duguet.

(17) MM. de Port-Royal qui prouverent, par quelques ouvrages contre les Proteſtans, quels coups ils auroient pu leur porter,

porter, abandonnerent le champ de bataille à Boſſuet, pour s'occuper des miſérables diſputes du janſéniſme, que Boſſuet parut mépriſer. Ce Prélat en effet n'a écrit ſur ſes matieres que ſa lettre aux Religieuſes de Port-Royal, après une conférence inutile que M. de Péréfixe, Archevêque de Paris, le pria d'avoir avec elles. Les Bénédictins n'ont pas trouvé qu'il en fût fait mention dans le journal de Port-Royal; mais ils ont cet écrit de la main de Boſſuet; c'étoit au moins un projet de lettre.

(18) Dans ſes controverſes Boſſuet préféra à la méthode ſcholaſtique, celle des anciens Peres de l'Egliſe; ſes arguments, liés enſemble, reſſemblent aux anneaux d'une chaîne, & en ont plus de force : c'eſt alors qu'on remarque en lui ce raiſonnement ſuivi, preſſant, invincible, qu'on admire dans Bourdaloue, mais que Boſſuet ſut mieux mettre à ſa place.

(19) Ferri étoit le plus fameux Miniſtre du Diocèſe de Metz, & Bayle lui donne la qualité d'homme éloquent. Il s'attachoit à établir dans ſon catéchiſme la néceſſité de la réforme; Boſſuet lui prouve qu'un ſchiſme n'eſt pas une réforme, & qu'elle ne peut s'étendre juſqu'à l'altération des dogmes reçus univerſellement : cet eſſai ébranla bien du monde, & Ferri lui-même. Ils furent unis par l'eſtime, & l'on prétend que le Miniſtre, dans ſa derniere maladie, demanda de conférer avec Boſſuet; mais que le parti empêcha cette entrevue. L'Evêque de Metz ayant établi la Communauté des Filles de la Propagation de la Foi, l'en nomma Supérieur, & l'engagea à en faire le réglement : cet ouvrage reſpire la piété & la ſageſſe.

(20) Dans l'expoſition de la doctrine catholique, Boſſuet ne fit que rédiger, pour MM. de Turenne & de Dangeau, la méthode dont il s'étoit ſervi avec ſuccès dans des entretiens particuliers. Cet ouvrage, dont l'étendue n'effraie ni les gens du monde, ni le peuple, eſt une grande leçon à tous les Réfutateurs & Ecrivains dogmatiques. La plus mauvaiſe qualité que puiſſe avoir un livre, eſt de n'être pas lu; celui de Boſſuet fut connu de tout le monde, & produiſit ſon effet, parce qu'il étoit court. Les ouvrages ſur la Religion ne ſauroient être trop précis.

(21) Mad^e. de Duras donna elle-même pour ſujet de la conférence, l'autorité de l'Egliſe & la ſéparation des Proteſtans;

elle ſe comportoit en perſonne éclairée, car ces deux points décident de tous les autres. Il y eut peu de monde à cette diſpute, & l'on n'y admit de Catholiques que la Maréchale de Lorges. Claude réuniſſoit à l'érudition & à l'éloquence, une conduite reſpectable. Boſſuet lui a rendu juſtice, au point d'avouer qu'il avoit craint pour les auditeurs. L'objection du Miniſtre ſur l'inviſibilité de l'Egliſe à la mort de J. Ch. avoit fait ſur-tout la plus forte impreſſion; mais Boſſuet s'en tira en maître, & força Claude d'avouer que, dans ſon ſyſtême, chaque fidele étoit lui-même ſon Egliſe pour l'interprétation de l'Ecriture. Tous deux ont imprimé la conférence d'une maniere qui n'eſt pas uniforme; mais Mad^e. de Duras a certifié hautement la fidélité de la rélation de Boſſuet; elle abjura entre ſes mains en 1678, & cette preuve eſt ſans replique.

(22) En réfutant l'hiſtoire des variations, Jurieu ſcandaliſa toutes les ſectes; il eut la mal-adreſſe de prétendre que l'Egliſe avoit varié dans tous les dogmes fondamentaux, dès les premiers ſiécles; & il ne vit pas que pour affermir ſon parti, il détruiſoit la religion. Il traitoit Boſſuet d'ignorant, de perſecuteur, & l'accabloit d'injures.

(23) Pendant l'éducation du Dauphin, Boſſuet tenoit une eſpèce d'Académie. Peliſſon, Fleury, Fenelon y aſſiſtoient. On y liſoit d'abord des ouvrages de toute eſpèce, mais on y entreprit enſuite des commentaires ſur toute l'Ecriture. Fleury, l'Auteur de l'Hiſtoire eccléſiaſtique, tenoit la plume & écrivoit les remarques; Boſſuet les revoyoit & les rédigeoit en particulier; c'eſt delà que nous ſont venus ſes ouvrages ſur l'Ecriture, que d'autres occupations ne lui permirent pas d'étendre à la Bible entiere. Boſſuet donnoit à dîner les jours d'aſſemblées; l'Abbé de Longuerue prétend qu'il faiſoit mauvaiſe chere, & que lorſqu'on voyoit arriver chez M. de Condom ſes Académiciens avec leurs figures de ſavans, on diſoit : *voici les Condomophages.* Tandis qu'Arnaud admiroit les remarques de Boſſuet ſur l'Ecriture, l'Abbé de Langeron & l'Abbé de Fleury depuis Cardinal, qui étoient attachés à Fenelon, les dépriſoient; mais M. le Tellier, Archevêque de Rheims, homme d'une franchiſe dure, leur diſoit : *taiſez-vous, c'eſt notre*

maître. De nos jours on a pouſſé le délire juſqu'à prétendre que Boſſuet avoit mal étudié l'Ecriture, & qu'il l'appliquoit mal.

(24) C'étoit l'ancienne manie des Proteſtans, de prétendre que la Babylone de l'Apocalypſe fut Rome catholique, & que le Pape fut l'Antechriſt. Leur ſynode de Gap avoit même décidé ſous Henri IV, que ce dernier article ſeroit ajouté au ſymbole : le ſage Sully, quoique Proteſtant, s'étoit élevé contre cette indécente déciſion. Jurieu renouvelloit les extravagances de ſes prédéceſſeurs, & prédiſoit que la France ſe ſépareroit de Rome en 1690, & que l'Egliſe catholique ſeroit abolie entre 1710 & 1715 ; il ne prit pas aſſez de temps, & il fut témoin de la fauſſeté de ſes oracles : on ſait combien Bayle l'a plaiſanté ſur ce point. Boſſuet prouve, par tous les événemens depuis J. Ch., que la prophétie de l'Apocalypſe s'eſt accomplie ſur Rome payenne, enivrée de luxe, de débauche & du ſang des Martyrs. Il rend ſenſible ce qui eſt accompli ; il reſpecte ce qui doit s'accomplir encore ; on ne peut rien de plus ſatisfaiſant & de plus ſage que ce qu'il écrit ſur cette matiere épineuſe : l'Abbé Duguet eſt un de ceux qui lui ont rendu ce témoignage.

(25) L'Evêque de Neuſtad avoit formé ce projet ſous les auſpices de l'Empereur Léopold, & la Cour d'Hannovre y étoit favorable. Elle avoit nommé Molanus, Abbé de Lokum, pour traiter avec l'Evêque. Celui-ci en avoit écrit à M. de Meaux ; la Cour d'Hannovre chargea enſuite Leibnitz de traiter avec Boſſuet. Celui-ci prenoit pour baſe les déciſions dogmatiques du Concile de Trente, & ſe relâchoit ſur le reſte ; il conſentoit même que les Evêques réunis conſervaſſent leurs Siéges. Molanus étoit ſi diſpoſé à la paix, qu'il vouloit que l'on commençât par la réunion, & que l'on diſcutât enſuite les points controverſés ; Boſſuet repréſenta que c'étoit renverſer l'ordre, & n'y put conſentir. On croit que ſans Leibnitz cette affaire ſe fût terminée heureuſement. On voit par une lettre que Boſſuet écrivoit en 1685 à Dom Mabillon, qu'il regardoit la conceſſion de la coupe comme une choſe indifférente, & qu'il s'occupoit des moyens de réunir à l'Egliſe toute l'Allemagne & l'Angleterre.

(26) Dans sa dissertation sur Grotius, il rend justice à son mérite, en remarquant ses hardiesses dans l'interprétation des Ecritures, & ses incertitudes qui le rendent tour à tour partisan de toutes les sectes, & le ramenent enfin à des principes si catholiques, qu'on doit être étonné qu'il n'ait point fait le dernier pas. M. Simon, dans sa version du nouveau Testament, imprimée à Trevoux, favorisoit les nouveautés & même le socinianisme. Bossuet, toujours modéré avec les Protestans, ne le fut ni avec M. Simon, ni avec M. de Fenelon, parce qu'il mettoit une grande différence entre ceux qui sont nés dans l'erreur, & ceux qui y tombent par choix.

(27) Sfondrate étoit mort lorsque Bossuet, joint à d'autres Evêques, dénonça son livre de la prédestination à Clément XI, qui avoit été l'ami du Cardinal, & qui ne voulut point faire d'affront à sa mémoire.

(28) Il fit des remarques contre le livre de la *Mystique cité de Dieu*, de Marie d'Agréda, Religieuse Espagnole, dont une partie venoit d'être traduite par un Religieux. Marie d'Agréda avoit laissé un écrit de sa main, qui attestoit que cet ouvrage lui avoit été inspiré & dicté d'en haut. Comme il renfermoit des choses indécentes sur J. Ch. & la Sainte Vierge, la Sorbone le condamna. Ces sortes de livres ne tendent qu'à ôter à la religion sa simplicité & sa majesté.

(29) En 1655 il dressa, par ordre de l'assemblée du Clergé, un projet de censure des doctrines relâchées avec un décret ur la morale, qui forment un corps de doctrine-pratique très-utile aux Pasteurs. Il y joignit ensuite un Traité sur l'usure, où l'une de ses vues fut de confondre le relâchement des Protestans, & sur-tout de Grotius, sur cette matiere. L'assemblée eut ordre de se séparer avant que la censure pût être prononcée. Dans celle de 1710, il fit, sur la probabilité, des mémoires qui dirigerent la décision des Evêques; on y condamna de nouveau les cinq propositions de Janfénius. Bossuet étoit sévere en morale; il condamnoit la Satyre de Boileau contre les femmes, approuvée par Arnaud; & en général, il blâmoit la Satyre. Il reprocha à Santeuil d'avoir nommé Pomone dans ses vers sur les jardins de Versailles; il auroit pu lui représenter qu'ils semblent faits par Vertumne tout seul;

mais il prétendoit qu'on ne devoit point reſſuſciter la fable, même dans des vers. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner s'il s'éleva contre l'apologie du théatre, attribuée au P. Caſſaro Théatin, qui la déſavoua. Ce qui détermina principalement Boſſuet à la combattre, fut le danger de laiſſer répandre un ouvrage où les Saints Docteurs, & ſur-tout Saint Thomas, étoient cités comme approbateurs du théatre, & dont l'Auteur ſe diſoit lui-même Miniſtre des Autels & Directeur des conſciences. Cet Ecrivain avoit tort ſans doute; on ne peut ni approuver ni condamner, par l'autorité des Peres de l'Egliſe, des ſpectacles qui n'exiſtoient pas de leurs temps; nos drames ne conduiſent point à l'idolâtrie comme ceux que Tertulien proſcrivoit; & ceux que permettoient Saint Thomas, n'avoient ni l'enchantement ni le danger des nôtres. Il y a bien loin des Comédies de Moliere, aux farces pieuſes des Confreres de la Paſſion. Au reſte, Boſſuet parle du théatre en homme qui l'a fréquenté. Il y avoit cherché en effet des leçons pour ſe former à l'action oratoire; mais on aſſure qu'il n'y parut plus lorſqu'il fut dans les Ordres ſacrés. On pourroit oppoſer à ſes réflexions l'éloge que lui-même a fait de Térence dans ſa lettre à Innocent XI. Mais il faut avouer qu'on ne pouvoit mieux tirer parti de ſa cauſe. Le Roi lui ayant demandé ce qu'il penſoit des ſpectacles, il répondit : *il y a de grands exemples pour, & des argumens invincibles contre.*

(30) Boſſuet n'étoit point Janſéniſte; on voit par ſes écrits qu'il étoit Thomiſte ſur la grace. Il a toujours trouvé les cinq propoſitions dans Janſénius, & n'a jamais varié ſur ce point. M. Arnaud, ſon admirateur, lui reprochoit de ne point parler au Roi comme il le devoit; il ſous-entendoit en faveur de ſa ſecte; & il avoit grand'peur que Dieu ne lui en fit un crime. Tout le parti lui tenoit compte de n'être pas Moliniſte, mais M. de Burigny s'avance trop lorſqu'il dit qu'Arnaud & lui penſoient de même ſur l'amour néceſſaire dans le Sacrement de Pénitence; on voit même qu'Arnaud blâmoit la maniere dont le catéchiſme de Meaux s'expliquoit ſur ce point. Dans l'oraiſon funèbre de Cornet, Boſſuet avoit donné la juſte idée du janſéniſme ſur la grace, en diſant que l'on avoit pris l'écueil de la doctrine pour la doctrine même.

Il rendoit juſtice aux talents de MM. de Port-Royal, ſans épouſer leurs opinions. On prétend que Buſſi-Rabutin lui ayant demandé quel ouvrage il voudroit avoir fait après les ſiens, il répondit, *les Provinciales*. Il pouvoit avoir raiſon, quant au ſtyle ; mais je ne conçois pas comment après avoir blâmé la ſatyre contre les femmes, il pouvoit deſirer d'avoir fait une ſatyre bien plus ſanglante contre un Ordre religieux. MM. de Port-Royal lui rendoient juſtice à leur tour, & le demanderent pour cenſeur de leurs ouvrages contre les Calviniſtes, & il les approuva avec M. Le Camus, depuis Cardinal. M. de Péréfixe le nomma pour corriger avec eux le nouveau Teſtament de Mons : l'Epître aux Romains étoit revue lorſque la mort de l'Archevêque rompit les conférences. M. Arnaud profitoit de ſes avis avec docilité, & diſoit qu'il lui en apprenoit plus que l'étude. Quoique lié avec MM. de Port-Royal, ſurtout depuis la paix de 1668, il eut pour amis les Jéſuites Coſſart & Ferrier. Delarue & Bourdaloue ſe déclarerent pour lui contre Fenelon, & Delarue prêcha contre le Livre des Maximes des Saints. On a prétendu cependant que les Jéſuites le deſſervoient à Rome ; & Mad^e. de Maintenon nous apprend dans une lettre, que le P. Delachaize cherchoit à donner au Roi des impreſſions contre lui : on ajoute que ce Pere diſoit un peu gaiement, qu'il n'étoit pas *Moliniſte*, mais *Mauléoniſte*. Il faut avouer que les Jéſuites ne devoient pas lui ſavoir gré d'avoir attaqué les PP. Lecomte & Gobien ſur le culte des Chinois ; leurs ennemis en avoient profité pour renouveller leurs calomnies.

(31) Sans le ton que prit Innocent XI dans cette affaire, la déclaration du Clergé n'auroit pas eu lieu. La Cour de Rome qui crut que les quatre articles étoient des canons, & non une ſimple déclaration des ſentiments de l'Egliſe de France, chercha par-tout des Ecrivains pour y répondre. On tenta, dit-on, M. Arnaud par un chapeau de Cardinal. Il y eut des écrits violents contre le Clergé de France. Sfondrate & Daguirre, Bénédictins, compilerent de mauvais Traités qui furent récompenſés par des Barrettes. Daguirre, éclairé par ſa nouvelle dignité, changea d'opinion dans la ſuite ſur plus d'un article,

Lorſqu'on fit ces deux Cardinaux, il fut obſervé que l'on n'avoit pas imaginé de récompenſer de même un Evêque qui terraſſoit les Proteſtants. On voit par les manuſcrits de Boſſuet, que dans la crainte de bleſſer la Cour de Rome, il vouloit intituler la défenſe des quatre articles : *Sentiments de l'Ecole de Paris ſur la Juriſdiction eccléſiaſtique.* Sa conduite dans cette affaire fit autant d'honneur à ſon déſintéreſſement & à ſon courage, que ſon livre en a fait à ſa modération.

(31 *bis*) Molinos, Prêtre Eſpagnol, homme d'un eſprit & d'un ſavoir borné, voulut accréditer dans Rome l'oraiſon de quiétude, c'eſt-à-dire, un parfait abandon à Dieu, qui fait qu'on ſe laiſſe aller à tout avec indifférence & réſignation. Ceux qui ont décrié ſes mœurs, pourroient bien l'avoir jugé ſur les conſéquences affreuſes qui réſultent naturellement de cette doctrine. Son livre de la Conduite ſpirituelle le fit mettre à l'Inquiſition; on le fit abjurer, & il mourut en priſon en 1687 : on croit que le Barnabite Lacombe avoit pris des leçons de lui. Mad^e. Guyon ayant été appellée à Annecy par M. d'Aranthon, pour y ſeconder de bonnes œuvres, rencontra Lacombe ſur ſa route, adopta ſes principes, & voyagea avec lui en Dauphiné. Elle s'appelloit Bouviere de la Motte, étoit née à Montargis, & avoit épouſé le fils de l'Entrepreneur du Canal de Briare, qui la laiſſa bientôt veuve. Elle abandonna le fonds de ſon bien à ſa famille, & employa ſes revenus en œuvres de piété & de charité. Elle étoit également vive & douce, & faiſoit goûter aiſément les idées qu'elle avoit ſaiſies avec enthouſiaſme. Sa maniere de s'exprimer, étoit ſouvent fort extraordinaire. *P. Lacombe m'a obombrée*, diſoit-elle; on intercepta pluſieurs de leurs lettres que l'on trouva très-tendres; cependant on reſpecta ſa conduite. On voit par ſa traduction du Cantique & par l'indécente naïveté de ſes expreſſions, que ſon ame étoit ſimple. Elle ſe crut réellement inſpirée, & dans ſa vie elle racontoit qu'auprès d'elle *on ſe ſentoit rempli de graces, qu'elle ſe ſentoit vuider & ſoulager de ſa plénitude* en la communiquant; qu'un jour elle en fut ſi gonflée, qu'elle en crevoit, & qu'il fallut qu'une Ducheſſe la délaçât. Parmi les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour & de Saint-Cyr, il y en eut qui don-

nerent dans ſes rêveries : M. de Chevreuſe prétendoit ſentir la grace s'emparer de lui en l'approchant, & il demandoit à Boſſuet s'il ne ſentoit pas la même choſe. Elle prédiſoit le regne de ſa doctrine ſous la protection de Mad^e. de Maintenon qui l'abandonna, & du Roi qui la fit enfermer, & la rendit plus d'une fois Martyre de ſa doctrine. Elle annonça enſuite le triomphe de la ſpiritualité nouvelle ſous un Enfant ; c'étoit le Duc de Bourgogne qu'elle déſignoit, & Boſſuet ne manqua pas de relever ce trait qui retomboit ſur Fenelon. Jamais elle n'avoua ni ne ſentit les conſéquences de ſa doctrine, dont rien ne put la détacher : à la Baſtille elle avoit épouſé J.Ch. ; elle mourut à Blois en 1717, dans des tranſports d'amour pur, & des extaſes inexprimables. Ses Livres ſont, le moyen court & très-facile de faire l'oraiſon, les torrens ſpirituels, ſa vie, l'explication du cantique des cantiques, le nouveau teſtament avec des réflexions, des cantiques ſpirituels & myſtiques ſur des airs d'opéra, & enfin des lettres ſpirituelles : ces Ouvrages peuvent former huit volumes ; la plupart ſont imprimés, & les deux premiers eurent beaucoup de vogue. Ce ne fut point Boſſuet, mais M. Deſmarets, Evêque de Chartre, qui, le premier, s'éleva contre Mad^e. Guyon. Fenelon tenoit de bonne foi à ſes principes : dans la bizarrerie de ſes expreſſions, il ne voyoit que le langage de l'extaſe, & il crut que ſes Adverſaires, peu verſés dans la Théologie myſtique, ne l'entendoient pas. Lui-même voyant l'orage ſe former, avoit eu l'adreſſe de lui conſeiller de ſe mettre entre les mains de Boſſuet. Elle demanda des Commiſſaires, & on lui donna M s. de Noailles, Boſſuet, & Tronſon Supérieur de Saint Sulpice, qui s'aſſemblerent ſecrétement à Iſſy. M. de Harlay, qui n'aimoit pas Boſſuet, inſtruit de ces aſſemblées, ſe hâta de condamner les livres de Mad^e. Guyon, avec *l'analyſe de l'oraiſon* du P. Lacombe. L'Abbé de Fenelon fut appelé aux conférences, & fit beaucoup d'écrits pour défendre ou expliquer Mad^e. Guyon. On voyoit qu'il étoit prévenu en faveur de ſa doctrine ; mais ſon égarement cauſoit à Boſſuet plus de ſurpriſe que d'inquiétude, & ſa docilité le raſſuroit. Cependant comme il n'eſpéroit pas d'entraîner l'Evêque de Meaux, il lui marquoit

quoit moins de confiance qu'aux autres Commiſſaires : pour lui épargner une rétractation, on lui fit ſigner les trente-quatre articles de doctrine qui furent rédigés à Iſſy, & il ne ſe rendit qu'après avoir propoſé des objections. Il juroit à Boſſuet une ſoumiſſion aveugle, & lui promettoit une confiance qu'il n'avoit pas. L'Evêque y fut trompé ; il lui garda le ſecret & le crut guéri. Bientôt il lui donna la plus grande marque d'eſtime, & le moyen le plus ſûr de ſe diſculper ſans équivoque, il le pria d'examiner & d'approuver ſon ouvrage ſur les états d'oraiſon, dont il lui remit le manuſcrit. Fenelon, qui étoit Archevêque, le garda aſſez long-temps, refuſa de l'approuver, & ſe plaignit de la maniere dont Made. Guyon y étoit traitée. Il crioit à la calomnie, & il écrivoit que ſi elle étoit capable d'enſeigner ce qu'on lui imputoit, il la croiroit digne du feu, & la brûleroit lui-même. Boſſuet l'invitoit à ne brûler perſonne, mais à condamner des erreurs, & à ne pas renouveller la diſtinction du droit & du fait, en ſéparant les ſentimens de ſon amie de ſes expreſſions : ce fut une idée très-ingénieuſe que de trouver les maximes de Made. Guyon dans celle des Saints, & même dans les articles d'Iſſy. Les Evêques compromis, ſe virent forcés de publier leur profeſſion de foi, & de s'expliquer ſur le livre de Fenelon. Boſſuet lui reprochoit ſur-tout d'anéantir l'eſpérance chrétienne, & d'en faire un vice dans le pécheur : Fenelon lui répondoit que l'amour pur, même en faiſant le ſacrifice du Ciel, l'eſpéroit toujours par ſa parfaite ſoumiſſion à Dieu, qui veut qu'on l'eſpere, & parce que l'amour pur veut néceſſairement ce que Dieu veut. Boſſuet lui repliquoit qu'on doit vouloir le Ciel, non ſeulement comme choſe voulue de Dieu, mais encore comme choſe bonne en elle-même : voilà un échantillon de la ſubtilité de cette diſpute. Fenelon ne voyoit pas qu'il ſeroit monſtrueux d'aimer Dieu ſans deſirer de le poſſéder, & que l'eſpérance n'eſt une vertu que parce que le Ciel n'eſt autre choſe que cette poſſeſſion. Ceux qui ont accuſé Boſſuet d'avoir confondu l'état habituel de la charité avec les actes paſſagers, ſe ſont trompés ; ce Prélat n'a pas prétendu qu'on ne pouvoit faire préciſion du Ciel dans un acte d'amour, mais ſeulement qu'on

ne pouvoit offrir d'y renoncer. Un pareil acte ſeroit contraire à un acte d'eſpérance, & deviendroit vicieux. Fenelon ſe défendoit avec adreſſe ; ſes écrits étoient diffus, mais pleins d'art, de netteté, de facilité. L'onction regne dans ſes Œuvres ſpirituelles, & je ne vois point pourquoi M. de Burigny dépriſe ſes Ouvrages théologiques & myſtiques. Il étoit ſubtile & ſyſtématique, & Boſſuet le peignit parfaitement lorſqu'il répondit à Mad^e. de Grignan, qui lui demandoit s'il avoit tant d'eſprit : *ah ! Madame, il en a à faire trembler.* On voit par toute la conduite de Fenelon, qu'il tenoit fortement à ſes principes, & qu'il ne put pardonner à Boſſuet d'avoir condamné en même temps, & ſes opinions, & ſon amie. Il prit pour de l'humeur & de la paſſion la chaleur de ſon zèle ; *vous me plaignez par-tout en me déchirant*, s'écrioit-il ; de ſon côté, M. de Meaux lui reprochoit de l'accuſer de jalouſie, & de le repréſenter à Rome comme un fauteur du janſéniſme, & comme un perſécuteur des Jéſuites. Ils ne convinrent pas de quelques faits, & ils s'accuſerent de faux. Boſſuet outré d'apprendre qu'on lui imputoit encore l'exil de M. de Cambray, crut devoir au public une juſtification hiſtorique, il donna ſa rélation ſur le quiétiſme, que l'on s'arrachoit à la Cour, & qui détrompa beaucoup de myſtiques, comme nous l'apprend Mad^e. de Maintenon. Les Bénédictins nous donneront la correſpondance de l'Abbé Boſſuet avec ſon oncle, pendant l'examen de l'affaire à Rome, & ce Recueil intéreſſant renfermera des anecdotes ſingulieres. Il faut lire, avec la plus grande précaution, les Ecrivains qui ont pris parti dans cette affaire, ou qui ont répété des conjectures faites au haſard. La rélation de Phelipeaux ſur le quiétiſme, eſt partiale en faveur de Boſſuet, dont il étoit partiſan outré : la vie de Fenelon par Ramſay, eſt ſuſpecte en faveur de l'Archevêque dont il étoit l'ami & le diſciple. Longuerue & la Baumele ont voulu s'amuſer aux dépens des deux partis. D'autres ont cru intéreſſer en recueillant des fables quelquefois abſurdes. S'il étoit vrai, par exemple, que Boſſuet, ſous l'apparence du zèle, eût imaginé, dans la vue de perdre Fenelon, de ſe jetter aux pieds du Roi, de lui demander pardon, en gémiſſant

de ſon ſilence ſur les erreurs de l'Archevêque ; il y auroit peu d'hypochriſie auſſi abominable, & je demande s'il eſt permis d'en accuſer, ſans preuves, un ſi grand Evêque ; il eſt vrai que Fenelon lui reprocha l'abus d'une confeſſion ; mais ce ſeroit calomnier cet Archevêque, de prétendre qu'il ait parlé d'une confeſſion ſacramentelle ; l'atrocité même de l'accuſation en abſoudroit Boſſuet. Jamais il ne confeſſa Fenelon, & il a donné l'explication de cette énigme, en diſant que cette confeſſion pouvoit être une déclaration de ſes ſentimens que Fenelon avoit donnée aux Commiſſaires d'Iſſy. Mais Boſſuet connut bien mieux ſes erreurs par ſes écrits, & il a pu les combattre publiquement ſans abus de confiance. Ramſay prétend que les Janſéniſtes, pour faire diverſion, avoient ſuſcité la querelle de Fenelon ; mais il eſt conſtant qu'ils lui offrirent leur plume, & l'on ne voit pas comment ils ſe fuſſent décidés à exciter un orage contre l'amour pur. Il ajoute que Boſſuet fut piqué de ce que Fenelon avoit ſollicité la place de P. Aumônier de la Ducheſſe de Bourgogne ; mais c'étoit à Fenelon à ſe fâcher, puiſque Boſſuet l'avoit obtenue. Il n'eſt pas concevable que l'Abbé de Saint-Pierre ſe ſoit permis d'avancer que Boſſuet vouloit perdre Fenelon pour s'emparer de l'Archevêché de Cambray ; il auroit fallu que Boſſuet fût bien mal-adroit pour ſe déshonorer auſſi groſſiérement. Une autre abſurdité, combattue par tous les faits, eſt la prétendue perſécution excitée par Mad^e. de Maintenon contre Fenelon, qui, ſelon quelques-uns, s'étoit oppoſé à la publication de ſon mariage, conſeillée par Boſſuet, Noailles & Deſmarets. Phelypeaux nous apprend que les Agens de Fenelon répandoient ce bruit à Rome. Mais il eſt certain que Mad^e. de Maintenon aima toujours l'Archevêque ; qu'elle l'avoit ſouvent mené à Saint-Cyr pour y faire des inſtructions ; que le Roi lui reprocha de l'avoir laiſſé élever à l'Epiſcopat ; qu'elle l'auroit ſoutenu ſi elle avoit oſé ; qu'à la mort du Duc de Bourgogne, ayant lu, avec le Roi, les Lettres & les inſtructions particulieres de Fenelon, elle en fit l'éloge & regretta beaucoup qu'il les eût brûlées : il paroît même qu'elle diſpoſa ce Prince à revenir de ſes préventions. Ce fut M. de Pontchartrain, alors Contrôleur Général, qui, le premier, dénonça

Fenelon au Roi : il se trouva ensuite des gens assez mal intentionnés pour lui montrer dans le Télémaque, la satyre de ses intrigues & de son gouvernement. On ne peut douter aussi que Bossuet n'ait beaucoup aimé Fenelon ; il le menoit sans cesse avec lui avant qu'il fût à la Cour, & l'annonçoit comme le premier Ecclésiastique qu'il connût. Phelypeaux prétend que l'Abbé de Langeron & lui flattoient Bossuet jusqu'à le dégoûter ; que Labruyere se moquoit d'eux & les traitoit d'empoisonneurs ; mais il ne prouve pas plus ce fait que la concurrence des deux Prélats pour l'Archevêché de Paris, & la résistance que Fenelon avoit voulu faire d'abord, selon lui, à la bulle qui condamnoit son livre. Il est vrai que des gens éclairés & sans intérêt de parti, sont persuadés que Fenelon, dont Rome avoit épargné la personne & les apologies, s'étoit cru en droit de conserver ses opinions ; qu'il avoit souscrit à la condamnation de son livre, parce qu'il croyoit s'être mal expliqué. Si on lit attentivement sa vie par Ramsay, on verra que cet Ecrivain même le pensoit ainsi ; on ne peut douter que Mad^e. de Maintenon ne le soupçonnât fortement, parce que, disoit-elle dans une de ses lettres, il ne devenoit pas comme *St. Paul le Prédicateur de la foi qu'il avoit combattue* : ce raisonnement est frappant, il faut l'avouer. Fenelon ne seroit pas le premier qui eût adopté des principes, en rejettant leurs conséquences ; mais le danger de ces conséquences n'autorisoit que trop le zèle de Bossuet, toujours prêt à s'enflammer en matiere de religion ; on sait que le Roi lui ayant dit : qu'auriez-vous fait si j'avois protégé M. de Cambray ; il lui répondit : *j'aurois crié vingt fois plus haut.* Mais je crois que l'on peut douter qu'Innocent XII ait écrit aux Evêques opposés à Fenelon, ce reproche qu'on a rendu par ces deux vers :

Fenelon a péché par trop d'amour divin.
Vous autres, par trop peu d'amour pour le prochain.

à moins que ce ne soit aux Prélats qui s'assemblerent dans sa Province pour recevoir la bulle de condamnation, & qui en effet le traiterent durement. Cette constitution est du 12 Mars 1699. On y condamne vingt-trois propositions tirées du Livre des maximes des Saints ; l'examen duroit depuis 1697. Fenelon

donna toujours des preuves de ſa ſoumiſſion au Saint Siége ; il écrivit en faveur de la conſtitution *Unigenitus*, & ce ſeroit peut-être une preuve qu'il avoit fait le ſacrifice entier de ſon opinion, qui reſſembloit bien plus à la doctrine de Guenet, qu'à celle de la conſtitution. On a encore la témérité d'empoiſonner ce procédé généreux, en l'accuſant de n'avoir eu en vue que de mortifier M. de Noailles, & en lui faiſant cette épitaphe :

Ci git qui deux fois ſe damna,
L'une pour Molinos, l'autre pour Molina.

mais les perſonnes équitables diront toujours de lui & de Boſſuet avec le P. Delarue : *plût à Dieu que la vérité n'eût jamais eu que de pareils Défenſeurs ou de pareils Adverſaires.*

(33) L'Abbé de Rancé qui paſſoit à Rome pour un homme conſommé dans la ſcience de l'oraiſon, ſe déclara contre la doctrine de Fenelon, & approuva celle de Boſſuet. Ils avoient été liés très-jeunes, & plus étroitement depuis la réforme de la Trape, où Boſſuet alloit faire des retraites ; il lui communiquoit ſes écrits, & il nous apprend lui-même que les inſtructions de cet Abbé à ſes Religieux, lui arrachoient des larmes. Il a revu ſa vie écrite par Dom Lenain ; ils avoient été faits Docteurs enſemble, & l'Abbé de Rancé avoit eu le *premier lieu ;* il eſt vrai que les alliances de cet Abbé ont fait ſoupçonner quelque faveur dans cette préférence.

(34) On juge bien qu'il ne prenoit guere de délaſſement : un jour ſon Jardinier lui diſoit : ſi je plantois des Saints Auguſtins & des Saints Chriſoſtomes, vous viendriez voir votre jardin ; mais pour vos arbres, vous ne vous en ſouciez guere.

(35) On aſſure qu'en 1685 il convertit dans ſon Diocèſe plus de neuf cents Réformés en deux mois. De tout temps il s'étoit livré à la direction des conſciences. En 1665 il interrompit l'Avent, qu'il prêchoit à la Cour, pour s'enfermer avec le Duc de Foix, qui mourut de la petite vérole.

(36) M. de Pontchartrain arrêta l'impreſſion d'un ouvrage de Boſſuet, parce qu'il n'étoit pas approuvé, & forma la prétention de ſoumettre Boſſuet au Docteur Pirot, & les Juges de la doctrine à ceux qui n'ont que voix conſultative. L'Evêque

de Meaux ſe plaignit au Roi ; Pontchartrain offrit de l'excepter de la régle ; mais le Prélat, peu content de gagner ſa cauſe, ne lâcha point priſe, & inſiſta pour que ce droit fût commun à l'Epiſcopat.

(37) Mad^e. de Sevigné raconte que Boſſuet dénonça au Roi, & fit ſupprimer par la Sorbonne, une thèſe de quelques Minimes Provençaux, où le Roi étoit comparé à Dieu, d'une maniere qui rendoit fort douteux ſi Dieu avoit l'avantage.

(38) Le Roi & Mad^e. de Monteſpan ayant eu quelque deſir de pénitence, Boſſuet les engagea à ſe ſéparer. Il alloit inſtruire cette Dame, & lui portoit des lettres du Roi qu'il croyoit bien pieuſes, & qui la firent revenir à la Cour. Montauſier avoit auſſi opiné à la ſéparation. Arnaud ſe plaint dans une lettre, de ce que, contre l'avis de Boſſuet, on avoit permis au Roi de la voir comme amie, parce que deux *enfans étoient nés de cette belle amitié.*

(39) Il diſoit dans une lettre écrite à l'âge de 71 ans : *ma ſanté eſt auſſi bonne qu'à trente ans.* Il mourut de la pierre, à Paris, dans la ſoixante & ſeiziéme année de ſon âge, l'an 1704. Malgré ſes douleurs il travailla juſqu'au dernier moment. On lui fit des éloges funèbres à Paris, & à Rome ; P. Delarue en prononça un à Meaux ; cet Ouvrage eſt aſſez ſec, & peu digne de ces deux grands Orateurs. Des Hommes célèbres parmi les Proteſtans, lui ont rendu juſtice ; & Baile, cet invincible Logicien, l'a loué plus d'une fois aux dépens des Miniſtres.

(40) En donnant Boſſuet comme un grand modèle, je ne prétends point que ſon exemple puiſſe autoriſer l'incorrection. On pardonne la négligence au génie, mais on ne la lui permet pas ; & l'imitateur doit prendre garde de ne pas reſſembler à ce Prince qui, ſe propoſant Alexandre pour modèle, ne parvint qu'à pencher la tête comme lui.

F I N.

Errata. Pag. 46, lig. 16, après le mot Fenelon, *ajoutez* (31 *bis.*)

APPROBATION DE L'ACADEMIE.

NOUS soussignés Commissaires nommés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles Lettres de Dijon, en conformité des ordres de Monseigneur le Chancelier, avons examiné le Manuscrit qui a pour titre, *Eloge Historique de Bossuet* par Mr. l'Abbé Talbert, & nous n'y avons rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Dijon ce 21 Novembre 1772.

Signé, DE MORVEAU & MARET.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Eloge Historique de M. Bossuet, &c.* Ce discours m'a paru écrit avec autant d'éloquence que de vérité, & propre à bien faire connoître un Prélat dont les hautes vertus & les rares talents, feront toujours l'objet de la plus grande admiration. Je ne doute pas que le public, qui a fort applaudi au choix du sujet, ne joigne son suffrage à celui de la savante Académie, qui sait si bien apprécier le mérite de ceux à qui elle distribue ses couronnes. A Paris le 12 Janvier 1773.

Signé, RIBALLIER.

PRIVILEGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le Sr. JACQUES CAUSSE, Imprimeur-Libraire à Dijon, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un *Eloge Historique de M. Bossuet*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour

de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur *DE MAUPEOU* ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit S^r. *DE MAUPEOU*, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-ſeptiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace 1773, & de notre regne le cinquante-huitiéme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL. *Signé*, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 2238, fol. 58, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 20 Mars 1773.

Signé, Ç. A. JOMBERT pere, Syndic.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BX 4705 B7T3
Talbert, Francois Xavier
Éloge historique de Jacques-Benigne Bossuet

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 22 07 04 006 3